Bertolt Brecht

Homme pour homme

L'Arche

Titre original :
Mann ist Mann
© 1955, L'Arche, Editeur, Paris

Bertolt Brecht

Homme pour homme

Comédie

Texte français

Geneviève Serreau
Benno Besson

L'ARCHE
rue Bonaparte
au 86, PARIS

La métamorphose du commissionnaire Galy Gay dans les baraquements militaires de Kilkoa en l'an mil neuf cent vingt-cinq.

Collaborateurs : Emil Burri, Slatan Dudow, Elisabeth Hauptmann, Caspar Neher, Bernhard Reich.

Personnages

URIA SHELLEY, JESSE MAHONEY, POLLY BAKER, JERAIAH JIP, *quatre soldats d'une section de mitrailleurs de l'armée britannique des Indes.* CHARLES FAIRCHILD, *dit* QUINTE DE SANG, *sergent.* GALY GAY, *commissionnaire irlandais.* SA FEMME. MONSIEUR WANG, *bonze d'une pagode tibétaine.* MAH SING, *son aide.* LÉOCADIA BEGBICK, *cantinière.* SOLDATS.

1
Kilkoa

Galy Gay et madame Galy Gay.

GALY GAY, *assis sur sa chaise, dit à sa femme, un beau matin* : Ma chère femme, vu l'état de nos finances, j'ai résolu aujourd'hui d'acheter un poisson. J'estime qu'un commissionnaire peut s'accorder ça, un commissionnaire qui ne boit pas, qui fume à peine, qui n'a pour ainsi dire aucune passion. Alors, c'est un gros poisson que j'achète, ou bien en veux-tu un petit ?

SA FEMME : Un petit.

GALY GAY : Bien, et de quelle espèce, le petit poisson que tu veux ?

SA FEMME : Je verrais assez un bon turbot. Mais prends garde aux poissonnières, s'il te plaît, elles sont garces et courent la braguette, et tu as le cœur tendre, Galy Gay.

GALY GAY : C'est vrai, mais un commissionnaire du port sans le sou, j'espère qu'elles le laisseront tranquille.

SA FEMME : Tu es comme un éléphant, il n'y a pas plus balourd sur terre, mais une fois lancé, il va son chemin comme un train de marchandises. Et puis il y a encore ces soldats, la pire engeance qui existe, il paraît qu'il en arrive des quantités à la gare. Ils sont sûrement tous à rôder sur le marché, encore heureux s'ils ne se mettent pas à piller et à voler. Méfie-toi, tu es seul, et eux ils vont toujours par quatre, c'est dangereux.

GALY GAY : Ils n'iront pas s'en prendre à un simple commissionnaire du port.

SA FEMME : Ça, on n'en sait rien.

GALY GAY : Eh bien, mets toujours l'eau sur le feu pour le poisson, je commence à me sentir de l'appétit, je suis de retour dans dix minutes.

2
Rue près de la pagode du dieu jaune

Quatre soldats font halte devant la pagode. On entend les musiques militaires des troupes qui entrent dans la ville.

JESSE : Section, halte ! Kilkoa ! Voici Kilkoa, ville de l'empire, c'est ici que l'armée se rassemble en vue d'une guerre prévue depuis longtemps. Nous sommes cent mille au rendez-vous, tous brûlants du désir de pacifier les frontières du nord.

JIP : Pour ça il faut du whisky !

Il s'effondre.

POLLY : Tout comme les tanks puissants de notre Queen ont besoin d'essence pour rouler sur les putains de routes de cet interminable pays de cocagne, eh bien, les soldats ont besoin de whisky à boire.

JIP : Qu'est-ce qu'il nous reste comme whisky ?

POLLY : On est quatre. Il nous reste quinze bouteilles. Par conséquent il y a vingt-cinq bouteilles à trouver.

JIP : Pour ça il faut de l'argent !

URIA : On se plaint que l'armée coûte cher ! Eh bien, je vous dis, moi, que dans une seule de ces pagodes, il y a plus d'argent qu'il n'en faut pour mener un gros régiment de Calcutta jusqu'à Londres.

POLLY : La suggestion de notre cher Uria mérite qu'on l'examine avec bienveillance. Cette pagode, évidemment mûre pour la démolition et toute conchiée par les mouches, est peut-être bourrée de monnaie.

JIP : Pour ce qui est de moi, il me faut encore à boire, Polly.

URIA : Du calme, mon cœur, cette Asie a un trou par où on peut se glisser.

JIP : Uria, Uria, ma mère me disait souvent : « Fais tout ce que tu voudras, Jeraiah, mon trésor, mais gare à la poisse. » Et par ici, ça sent la poisse.

JESSE : La porte n'est pas fermée. Méfie-toi, Uria ! Il y a du louche.

URIA : On ne va pas passer par cette porte ouverte, et d'une !

JESSE : Parfaitement, il y a des fenêtres, c'est pas pour les chiens.

URIA : Faites une longue ligne avec vos ceinturons, on va pêcher dans le tronc. Là.

Ils s'élancent contre la fenêtre. Uria enfonce une vitre, jette un coup d'œil à l'intérieur et se met à pêcher.

POLLY : Ça mord ?

URIA : Non, mais mon casque est tombé là-dedans.

JESSE : Merde, tu ne peux pas rentrer au camp sans casque.

URIA : Ah, dites donc, j'en pêche des trucs, là-dedans ! C'est un établissement effroyable ! Tenez, regardez ! Des trappes à rats ! Des pièges à loup !

JESSE : Allez, on laisse tomber ! Ce n'est pas un temple ordinaire, c'est un traquenard.

URIA : Un temple est un temple. Il faut que je récupère mon casque.

JESSE : Tu touches le fond ?

URIA : Non.

JESSE : Je pourrais peut-être forcer la porte de l'écurie.

POLLY : Mais n'esquinte pas le temple !

JESSE : Aïe, aïe, aïe !

URIA : Qu'est-ce qui te prend ?

JESSE : Ma main !

POLLY : Arrêtez, venez !

JESSE, *indigné* : Arrêtez ! Et ma main, il faut que je la tire de là !

URIA : Oui, mon casque aussi, il est là-dedans.

POLLY : Alors il faut percer le mur.

JESSE : Aïe, aïe, aïe ! (*Il retire sa main, elle saigne.*) Ils me la paieront, cette main. Maintenant, ça va barder. Une échelle, allez hop !

URIA : Halte ! Vos livrets ! Il ne faut pas qu'il arrive malheur aux livrets militaires. Un homme, ça se remplace, mais un livret, c'est sacré, ou alors il n'y a plus de Bon Dieu.

Ils remettent leurs livrets militaires.

POLLY : Polly Baker.

JESSE : Jesse Mahoney.

JIP *s'approche en rampant* : Jeraiah Jip.

URIA : Uria Shelley. Tous du huitième régiment. Place de Kankerdan, section de mitrailleurs. Evitez de faire feu. Ça endommagerait le temple et ça se verrait. En avant !

Uria, Jesse et Polly montent dans la pagode.

JIP *leur crie* : Je fais le guet ! On ne pourra en tout cas pas dire que j'y aurai été ! (*Au sommet du temple, par une lucarne, paraît le visage jaune du bonze Wang.*) Bonjour ! C'est vous, monsieur, le propriétaire ? Joli quartier !

URIA, *dans la pagode* : Maintenant, passe-moi ton couteau, Jesse, que je crochette le tronc.

Monsieur Wang sourit et Jip aussi sourit.

JIP, *au bonze* : C'est effrayant d'avoir affaire à des singes pareils. (*Le visage du bonze disparaît.*) Dépêchez-vous de sortir ! Il y a un homme au premier.

On entend sonner dans la pagode, l'un après l'autre, des avertisseurs électriques.

URIA : Regarde où tu mets les pieds ! Qu'est-ce qu'il y a, Jip ?

JIP : Un homme au premier !

URIA : Un homme ? Dehors, en vitesse ! Hé !

TOUS TROIS, *criant et jurant à l'intérieur* : Enlève ton pied, voyons ! — Lâche-moi ! Voilà que je ne peux plus remuer le pied, maintenant ! — Bon ! ma botte est foutue ! Surtout te dégonfle pas, Polly ! — Jamais ! Maintenant c'est la veste, Uria ! — T'en fais du foin pour une veste ! — Faut en finir avec ce temple ! — Merde, le froc me colle aux fesses ! — C'est les nerfs ! — Quelle andouille, ce Jip !

JIP : Alors, vous avez trouvé quelque chose ? Whisky ? Rhum ? Gin ? Brandy ? Bière ?

JESSE : Uria a déchiré son pantalon à la pointe d'un bambou et Polly, il y a la botte de son pied valide qui est restée dans un piège à loup.

POLLY : Et Jesse, lui, il est pendu après un fil électrique.

JIP : Je vous l'avais bien dit. Une maison, on y entre par la porte.

Jip pénètre dans la pagode par la porte. Les trois autres sortent par le haut, pâles, déguenillés et sanglants.

POLLY : Ça crie vengeance.

URIA : Ça n'a plus rien d'un combat loyal, les méthodes de ce temple, c'est bestial.

POLLY : Il faut que le sang coule.

JIP, *dans la pagode* : Hé !

POLLY *avance, assoiffé de sang, sur le toit et reste pris par sa botte* : Voilà ma deuxième botte foutue, à présent !

URIA : C'est bon, je vais mitrailler tout ça !

Les trois soldats descendent et pointent la mitrailleuse sur la pagode.

POLLY : Feu !

Ils lâchent une rafale.

JIP, *dans la pagode* : Aïe ! Qu'est-ce que vous faites ?

Les trois se regardent, horrifiés.

POLLY : Où es-tu ?

JIP, *dans la pagode* : Ici ! Vous m'avez tiré une balle dans le doigt.

JESSE : Qu'est-ce que tu fais dans cette trappe à rats, gros bœuf ?

JIP *paraît sur le seuil* : Je voulais aller chercher le fric, le voilà, tenez.

URIA, *tout joyeux* : Naturellement, c'est le plus saoul des quatre qui l'a eu du premier coup. (*Il crie* :) Dépêche-toi de sortir, ne reste pas dans cette porte !

JIP *passe la tête par la porte* : Où, tu dis ?

URIA : Reste pas dans cette porte !

JIP : Oh, qu'est-ce que c'est ?

POLLY : Qu'est-ce qu'il a ?

JIP : Regardez !

URIA : Eh bien quoi ?

JIP : Mes cheveux ! Oh, mes cheveux ! Je ne peux plus avancer et je ne peux plus reculer non plus ! Oh, mes cheveux ! Ils sont pris dans quelque chose ! Uria, viens voir ce qui me colle aux cheveux ! Oh, Uria, détache-moi ! Je suis pendu par les cheveux !

Polly s'approche de Jip sur la pointe des pieds et considère ses cheveux d'en haut.

POLLY : Il est pendu par les cheveux au chambranle de la porte.

URIA *hurle* : Ton couteau, Jesse, que je le dépende !

Uria le dépend, Jip s'avance en titubant.

POLLY *rigole* : Le voilà tonsuré !

Ils examinent la tête de Jip.

JESSE : Il y a même laissé un bout de cuir.

URIA *regarde Jesse et Polly, puis, d'un ton glacial* : La tonsure nous trahira.

JESSE, *avec un coup d'œil aigu* : Cette tête-là, c'est notre arrêt de mort !

Uria, Jesse et Polly se consultent.

URIA : On retourne au camp, on prend une paire de ciseaux, on revient ce soir et on tond Jip à ras, pour faire

disparaître sa tonsure. (*Il rend les livrets militaires.*) Jesse Mahoney !

JESSE *prend son livret* : Jesse Mahoney !

URIA : Polly Baker !

POLLY *prend son livret* : Polly Baker !

URIA : Jeraiah Jip ! (*Jip veut se relever.*) Le tien, je le garde. (*Il désigne un palanquin, déposé dans la cour.*) Installe-toi dans cette boîte de cuir et attends qu'il fasse nuit !

Jip rampe jusqu'au palanquin. Les trois autres s'éloignent au petit trot, hochant la tête et tout abattus. Lorsqu'ils ont disparu paraît le bonze Wang qui s'arrête sur le seuil de la pagode, saisit les cheveux collés là et les examine.

3
Une route entre Kilkoa et le camp

Le sergent Fairchild sort de derrière un hangar contre lequel il épingle une affiche.

FAIRCHILD : Il y a longtemps que moi, Quinte de sang, dit le Tigre de Kilkoa, l'Homme-typhon, sergent de l'armée britannique, je n'ai eu vent d'une chose aussi extraordinaire ! (*Désignant du doigt l'affiche* :) Effraction de la pagode du dieu jaune. Le toit de la pagode criblé de balles. Un seul indice : un quart de cheveux roux pris dans la glu ! Or, si le toit est criblé de balles, c'est qu'il y a des mitrailleurs dans le coup, et s'il est resté sur les lieux du crime un quart de cheveux roux, c'est qu'il existe un homme roux à qui manque un quart de cheveux roux, par conséquent si dans un groupe de mitrailleurs il se trouve un homme roux à qui manque un quart de cheveux roux, on tient les coupables. C'est tout simple. Mais qui vient là ?

Il se retire derrière le hangar. Les trois soldats viennent et aperçoivent l'affiche avec terreur. Puis ils poursuivent leur chemin, consternés. Mais Fairchild sort de derrière le hangar et siffle dans un sifflet à roulette. Ils restent pétrifiés.

FAIRCHILD : Vous n'auriez pas vu un homme avec une tonsure ?

POLLY : Non.

FAIRCHILD : Vous en avez une tenue ! Retirez vos casques. Où est le quatrième du groupe ?

URIA : Ah ! sergent, il fait ses besoins.

FAIRCHILD : Alors on va l'attendre, il en aura peut-être vu un, lui, d'homme à tonsure. (*Ils attendent.*) Il a les besoins longs.

JESSE : Oui, sergent.

Ils attendent encore.

POLLY : Peut-être qu'il a pris un autre chemin ?

FAIRCHILD : Je vous le dis : il eût mieux valu que vous vous soyez fusillés mutuellement dans le ventre de vos mères que de venir ce soir à l'appel sans votre quatrième homme.

Il sort.

POLLY : Espérons que ce n'est pas lui le nouveau sergent. Si ce serpent à sonnettes fait l'appel ce soir, autant se coller au mur tout de suite.

URIA : Avant que le tambour batte l'appel, il nous faut notre quatrième homme.

POLLY : En voilà un. Observons-le sans qu'il se doute de rien.

Ils se cachent derrière le hangar. La veuve Begbick arrive sur la route. Galy Gay la suit, lui portant son panier rempli de concombres.

BEGBICK : De quoi vous plaignez-vous, vous êtes payé à l'heure.

GALY GAY : Alors ça ferait trois heures maintenant.

BEGBICK : Vous serez payé, allez. C'est une route peu passante ! Un séducteur aurait la partie belle avec une femme seule, par ici.

GALY GAY : Oh ! vous, une cantinière, vous devez savoir y faire avec les soldats, — on dit qu'il n'y a pas pire engeance sur terre —, sûrement que vous avez de la riposte.

BEGBICK : Ah ! Monsieur, ça n'est pas une chose à dire à une femme. Il y a de ces mots qui nous chavirent et nous échauffent le sang.

GALY GAY : Je ne suis qu'un pauvre commissionnaire du port.

BEGBICK : On fait l'appel des nouveaux dans un instant. Le tambour bat déjà, vous entendez. Il n'y a plus personne sur les routes maintenant.

GALY GAY : S'il est vraiment si tard, il faut que je retourne au trot vers Kilkoa, j'ai encore un poisson à acheter.

BEGBICK : Permettez-moi une question, monsieur... Galy Gay, c'est bien votre nom, n'est-ce pas ? Est-ce que la profession de commissionnaire demande beaucoup de force ?

GALY GAY : Je n'aurais jamais cru ça ; je voulais tout juste acheter un poisson et rentrer chez moi et voilà qu'aujourd'hui encore, ça fait quatre heures que des événements imprévisibles m'empêchent de faire ce que je veux. C'est qu'une fois lancé, je vais mon chemin comme un train de marchandises.

BEGBICK : Evidemment, acheter un poisson à bouffer ou venir en aide à une dame en lui portant son panier, ça fait deux. Mais qui sait si la dame ne serait pas à même de prouver sa reconnaissance de manière à éclipser le plaisir de manger un poisson.

GALY GAY : Sincèrement, j'aimerais bien aller acheter un poisson.

BEGBICK : Vous êtes si matérialiste que ça ?

GALY GAY : Je suis un drôle d'homme, moi, voyez-vous : il y a des jours où dès le matin, dans mon lit, je me dis : aujourd'hui je veux un poisson, ou bien je veux une boulette de riz. Alors, ce poisson ou cette boulette de riz, il me les faut, et le monde peut bien crever.

BEGBICK : Je comprends, monsieur. Mais vous ne croyez pas que c'est un peu tard, maintenant ? Les boutiques sont fermées et tout le poisson est vendu.

GALY GAY : Je suis un homme plein d'imagination, vous savez. Je suis capable d'en avoir soupé, d'un poisson, avant même de l'avoir vu ! J'en connais qui s'en vont acheter un poisson et puis, premièrement, ils l'achètent, ce poisson, et deuxièmement, ils l'emportent chez eux, et troisièmement, ils le font cuire, et quatrièmement, ils l'avalent ce poisson, et la nuit, alors même qu'ils ont mis le point final à leur digestion, ce même malheureux poisson continue à leur trotter dans la tête ; tout ça parce qu'ils n'ont point d'imagination.

BEGBICK : Je vois, vous ne pensez jamais qu'à vous. (*Un temps.*) Hm ! Puisque vous ne pensez qu'à vous, je vous offre un marché : l'argent que vous vouliez mettre au pois-

son, mettez-le à ce concombre, allez, ça vous dépannera. Le concombre coûte plus cher, mais ce sera pour vous récompenser de m'avoir aidée...

GALY GAY : C'est que, voilà, je n'ai pas besoin de concombre.

BEGBICK : Je ne m'attendais pas à un affront pareil.

GALY GAY : C'est seulement que l'eau du poisson est déjà sur le feu.

BEGBICK : Je comprends. Comme vous voudrez, ce sera comme vous voudrez.

GALY GAY : Non, je vous assure, je ne demande qu'à vous faire plaisir.

BEGBICK : Ne dites plus un mot, vous ne faites que vous enfoncer davantage.

GALY GAY : Je ne voudrais pas vous décevoir. Si vous êtes toujours décidée à me vendre le concombre, voici l'argent.

URIA, *à Jesse et Polly* : Voilà un homme qui ne sait pas dire non.

GALY GAY : Attention, des soldats...

BEGBICK : Dieu sait ce qu'ils ont encore à traîner par ici. C'est l'heure de l'appel. Rendez-moi vite mon panier. Inutile que je perde davantage mon temps à bavarder ici avec vous. Mais ça me ferait plaisir si vous veniez me rendre visite à ma cantine, au camp militaire ; c'est que je suis la veuve Begbick et mon wagon-bar est connu d'Haïdarabad à Rangoon.

Elle prend ses paquets et s'en va.

URIA : Voilà notre homme.

JESSE : Un homme qui ne sait pas dire non.

POLLY : Et il a même les cheveux rouges, comme notre Jip.

Les trois soldats s'approchent.

JESSE : Belle soirée, ce soir !

GALY GAY : Oui, monsieur.

JESSE : Voyez-vous, c'est curieux, monsieur, je ne peux pas me sortir de la tête que vous devez venir de Kilkoa.

GALY GAY : De Kilkoa ? En effet. C'est là que j'ai ma baraque, si j'ose dire.

JESSE : J'en suis particulièrement enchanté, monsieur...

GALY GAY : Galy Gay.

JESSE : C'est ça, et vous avez une baraque là-bas, n'est-ce pas ?

GALY GAY : Vous me connaissez donc, que vous sachiez tout ça ? Ou peut-être ma femme ?...

JESSE : Votre nom, oui, votre nom c'est... attendez... Galy Gay.

GALY GAY : Tout juste, c'est mon nom.

JESSE : Oui, j'ai vu ça tout de suite. Voyez-vous, je suis comme ça, moi. Tenez, je parie que vous êtes marié. Mais pourquoi restons-nous plantés là, monsieur Galy Gay ? Voici mes amis, Polly et Uria. Venez donc avec nous fumer une pipe à la cantine.

Un temps. Galy Gay les considère, méfiant.

GALY GAY : Merci bien. Le malheur, c'est que ma femme m'attend à Kilkoa. Et puis, ça va vous paraître ridicule, je n'ai pas de pipe à moi.

JESSE : Alors un cigare. Vous ne pouvez pas refuser ça, il fait si beau, ce soir.

GALY GAY : Si c'est comme ça, je ne peux pas dire non, bien sûr.

POLLY : Et on vous le donnera, votre cigare.

Tous les quatre s'en vont.

4
La cantine de la veuve Léocadia Begbick

Des soldats chantent le « Song du wagon-bar de la veuve Begbick ».

LES SOLDATS :

Au salon de la veuve Begbick
Vingt ans durant tu peux fumer, dormir et boire.
Tout est permis dans ce wagon-bar
De Singapour à Cooch Behar.
De Delhi à Kamatkura
Celui qu'on n'a plus vu depuis longtemps
C'est que Begbick l'a pris dans sa voiture.
Gorgé de gin, de rhum et ouadadi
Frôlant le ciel, longeant l'enfer.

Serre les dents, Tommy ! Tiens bon ton casque, Tommy !
En voiture, du mont Soda au val Whisky.

Au salon de la veuve Begbick
Tout ce que tu demandes, tu l'obtiens.
Il parcourait déjà les Indes
Quand au lieu de bière tu buvais encore le lait de ta mère.
De Delhi à Kamatkura
Celui qu'on n'a plus vu depuis longtemps
C'est que Begbick l'a pris dans sa voiture.
Gorgé de gin, de rhum et ouadadi
Frôlant le ciel, longeant l'enfer.
Serre les dents, Tommy ! Tiens bon ton casque, Tommy !
En voiture, du mont Soda au val Whisky.

Le canon hurle au Pendjab Vale,
Nous roulons dans la voiture de la veuve Begbick
Dans la fumée et la bière brune
On ne fait que frôler le péril brun.
De Delhi à Kamatkura
Celui qu'on n'a plus vu depuis longtemps
C'est que Begbick l'a pris dans sa voiture.
Gorgé de gin, de rhum et ouadadi
Frôlant le ciel, longeant l'enfer.
Serre les dents, Tommy ! Tiens bon ton casque, Tommy !
En voiture, du mont Soda au val Whisky.

BEGBICK *entre* : Bonsoir, messieurs les militaires. Je suis la veuve Begbick et ça, c'est mon wagon-bar. Accroché à tous les grands transports militaires, il roule sur toutes les voies ferrées de l'Inde et comme il vous offre du whisky à boire, et vous transporte de la façon la plus confortable, on l'appelle le « Begbick-wagon-bar » et chacun sait, d'Haïdarabad à Rangoon, qu'il a servi de refuge à plus d'un soldat mortifié.

Les trois soldats se tiennent sur le pas de la porte. Galy Gay avec eux. Ils le poussent en arrière.

URIA : C'est ici, la cantine du huitième régiment ?

POLLY : C'est vous, la patronne de la cantine, la veuve Begbick, célèbre dans le monde entier ? Nous, on est les mitrailleurs du huitième régiment.

BEGBICK : C'est moi. Vous n'êtes que trois ? Où est le quatrième ?

Ils entrent sans répondre, saisissent deux tables, les portent vers la gauche où ils construisent une sorte de cloison. Les autres buveurs les regardent faire avec étonnement.

JESSE : Comment est-il, le sergent ?

BEGBICK : Pas commode.

POLLY : C'est embêtant qu'il ne soit pas commode, le sergent.

BEGBICK : On l'appelle Quinte de sang, le Tigre de Kilkoa dans l'intimité, ou l'Homme-typhon. Il a un nez surnaturel, il flaire le crime.

Jesse, Polly et Uria se regardent.

URIA : Ah !

BEGBICK, *à ses habitués* : Vous avez devant vous les fameux mitrailleurs qui ont décidé du sort de la bataille d'Haïdarabad et qu'on surnomme les arsouilles.

UN SOLDAT : Ça y est, on les a sur le dos ! Il paraît que le crime s'attache à leurs pas comme leur ombre.

Un soldat apporte l'affiche où est mentionné le mandat d'arrêt et l'épingle au mur.

UN AUTRE SOLDAT : Tenez, il n'y a pas deux minutes qu'ils sont là, et on nous colle déjà un avis au mur.

Les habitués se sont levés. Ils quittent lentement la cantine. Uria siffle.

GALY GAY *entre* : Je connais bien ce genre d'établissement. Repas en musique. Tout à la carte. Il y en a une formidable, de carte, au Siam-Hôtel, or sur blanc. Je m'en suis payé une un jour, tenez. Avec des relations, on a tout ce qu'on veut. Il y a, entre autres, la sauce chikauka. Et encore, c'est un des plats les plus modestes, la sauce chikauka !

JESSE, *poussant Galy Gay du côté de la cloison* : Cher monsieur, il ne tiendrait qu'à vous de rendre un petit service à trois soldats dans l'embarras, sans qu'il vous en coûte rien.

POLLY : Notre quatrième homme n'en finit plus de dire adieu à sa femme et nous, si nous ne sommes pas quatre à l'appel, on nous jettera dans les sombres cachots de Kilkoa.

URIA : Ce qui nous rendrait service, ce serait que vous

passiez cet uniforme de soldat, que vous veniez avec nous à l'appel des nouveaux et que vous criiez le nom de notre camarade. Question d'ordre.

JESSE : Voilà tout.

POLLY : Maintenant, s'il vous prenait envie, à cette occasion, de fumer un peu à nos frais, on n'en est pas à un cigare près.

GALY GAY : N'allez pas croire que je n'ai pas envie de vous aider, mais il faut que je me dépêche de rentrer chez moi. J'ai acheté un concombre pour le dîner et c'est pour ça que je ne peux pas faire tout à fait ce que je voudrais.

JESSE : Je vous remercie. Franchement, je n'en attendais pas moins de vous. C'est ça : vous ne faites pas ce que vous voulez. Vous voudriez rentrer chez vous mais vous ne pouvez pas. Merci monsieur, de justifier ainsi la confiance que nous avons mise en vous sitôt que nous vous avons vu. Votre main, monsieur !

Il saisit la main de Galy Gay. Uria lui désigne d'un geste impérieux le recoin formé par les tables. Galy Gay y va. Dès qu'il y est, les trois soldats se précipitent sur lui et le déshabillent jusqu'à la chemise.

URIA : Permettez que nous vous passions, dans le but que vous savez, la tenue d'honneur de la grande armée britannique. (*Il sonne. La Begbick s'avance.*) Veuve Begbick, on peut causer ici ? Il nous faut un équipement complet.

La Begbick sort une boîte en carton et la jette à Uria qui la relance à Polly.

POLLY, *à Galy Gay* : La voilà, cette tenue d'honneur, on l'a achetée pour vous.

JESSE, *montrant la culotte* : Passe cette tenue, Galy Gay, mon frère.

POLLY, *à la Begbick* : Il a perdu son équipement, vous comprenez.

Les trois soldats habillent Galy Gay.

BEGBICK : Ah bon. Il a perdu son équipement.

POLLY : Oui, au bain : c'est un Chinois, avec ses manigances, qui nous a fait perdre l'uniforme du camarade Jip.

BEGBICK : Ah bon, au bain ?

JESSE : Pour ne rien vous cacher, veuve Begbick, il s'agit d'une farce.

BEGBICK : Ah bon, une farce ?

POLLY : C'est pas vrai, cher monsieur ? Est-ce qu'il ne s'agit pas d'une farce ?

GALY GAY : Oui, il s'agit comme qui dirait d'un cigare. *Il rit, les trois soldats rient aussi.*

BEGBICK : Une faible femme, ça ne peut pas se défendre contre quatre hommes aussi forts ! Au moins on ne pourra pas reprocher à la veuve Begbick d'avoir jamais empêché quelqu'un de changer de culotte.

Elle va devant l'ardoise pendue derrière le comptoir. Elle écrit : 1 culotte, 1 veste, 2 bandes molletières, etc.

GALY GAY : Qu'est-ce que ça signifie exactement ?

JESSE : Exactement, rien du tout.

GALY GAY : Si ça se découvre, il n'y a pas de danger ?

POLLY : Mais non. Et pour vous, une fois n'est pas coutume.

GALY GAY : C'est vrai, ça. Une fois n'est pas coutume. Comme on dit.

BEGBICK : Pour l'équipement complet, ça fait cinq shillings de l'heure.

POLLY : Sangsue ! Trois au maximum.

JESSE, *à la fenêtre* : Voilà que le ciel se couvre. S'il pleut, ça va mouiller le palanquin, si le palanquin se mouille, ils vont le rentrer dans la pagode, s'ils le rentrent dans la pagode, ils trouveront Jip, et si on trouve Jip, notre compte est bon.

GALY GAY : Trop petit. J'entre pas dedans.

POLLY : Vous entendez. Il n'entre pas dedans.

GALY GAY : Les bottes aussi, c'est affreux ce qu'elles serrent.

POLLY : Tout est trop petit. Inutilisable ! Deux shillings !

URIA : Tais-toi, Polly ; quatre au lieu de cinq parce que tout est trop petit et que les bottes lui font mal. D'accord ?

GALY GAY : Je vous crois qu'elles me font mal. Elles font même terriblement mal.

URIA : Tu vois, Polly, le monsieur n'est pas douillet comme toi.

BEGBICK *vient tirer Uria par la manche et l'emmène devant l'affiche* : Ça fait une heure que tout le camp peut lire cet avis. Il y a des militaires qui ont fait un mauvais

coup en ville. On n'a pas encore trouvé les coupables. C'est pour ça que je vous laisse l'uniforme à cinq shillings. Sans quoi la compagnie va encore être compromise dans cette affaire.

POLLY : Quatre shillings ça fait déjà pas mal.

URIA *revient vers l'avant* : Tais-toi, Polly, dix shillings.

BEGBICK : Voyez-vous, au saloon de la veuve Begbick, on peut passer l'éponge sur tout ce qui risque de salir l'honneur de la compagnie.

JESSE : A propos, vous croyez qu'il va pleuvoir, veuve Begbick ?

BEGBICK : Ma foi, pour vous répondre, il faudrait que je voie le sergent Quinte de sang. Par temps de pluie, il fait des crises de sensualité terribles, toute l'armée sait ça. Il se transfigure au physique et au moral.

JESSE : Pour que notre farce réussisse, il faut absolument qu'il ne pleuve pas.

BEGBICK : Au contraire ! S'il pleut, Quinte de sang, l'homme le plus dangereux de toute l'armée britannique, devient aussi inoffensif qu'une dent de lait. Sa crise de sensualité le rend aveugle à tout ce qui se passe autour de lui.

UN SOLDAT *crie à la porte* : Venez tous à l'appel, c'est cette histoire de pagode, il paraît qu'il manque quelqu'un. Alors ils vont faire l'appel nominal et contrôler les livrets.

URIA : Le livret !

GALY GAY, *agenouillé, rangeant ses habits civils* : C'est que je prends soin de mes affaires, moi.

URIA, *à Galy Gay* : Tenez, voilà votre livret. Vous n'aurez qu'à crier le nom de notre camarade, aussi fort que vous pourrez et très distinctement. C'est pas malin.

POLLY : Le nom du camarade qu'on a perdu c'est : Jeraiah Jip ! Jeraiah Jip !

GALY GAY : Jeraiah Jip !

URIA, *à Galy Gay, tout en sortant* : C'est un plaisir de rencontrer des gens qui ont de l'éducation, qui savent se conduire comme il faut en toutes circonstances.

GALY GAY *s'arrête à quelques pas de la porte* : Et mon pourboire ?

URIA : Une bouteille de whisky. Venez.

GALY GAY : Messieurs, ma profession de commissionnaire

m'oblige à compter serré en toutes circonstances. Moi, j'avais pensé, deux caissettes de cigares et quatre à cinq bouteilles de whisky.

JESSE : Mais vous viendrez à l'appel avec nous.

GALY GAY : Justement.

POLLY : Bon. Deux caissettes de cigares et trois ou quatre bouteilles de whisky.

GALY GAY : Trois caissettes et cinq bouteilles.

JESSE : Hein ? Vous disiez deux caissettes, à l'instant.

GALY GAY : Si vous le prenez comme ça, ce sera cinq caissettes et huit bouteilles.

Un signal.

URIA : Il faut y aller.

JESSE : Bon. C'est d'accord à condition que vous veniez tout de suite avec nous.

GALY GAY : D'accord !

URIA : Et vous vous appelez ?

GALY GAY : Jip ! Jeraiah Jip !

JESSE : Pourvu qu'il ne pleuve pas !

Tous quatre s'en vont. La Begbick se met à couvrir sa cantine d'une bâche.

POLLY *revient ; à la Begbick* : Veuve Begbick, vous dites que la pluie chatouille les sens du sergent. Il va pleuvoir. Arrangez-vous pour que la sensualité le rende aveugle à tout ce qui se passe autour de lui pendant quelques heures. Sans quoi on risque fort de nous découvrir.

Il sort.

BEGBICK *le regarde partir* : Il ne s'appelle pas Jip, cet homme. C'est le commissionnaire Galy Gay, de Kilkoa. Il va y avoir sur les rangs tout à l'heure, face à Quinte de sang, un homme qui n'est pas soldat. (*Elle prend un miroir et va derrière le comptoir.*) Je vais me faire une beauté pour que Quinte de sang me remarque, et je l'attirerai ici.

Deuxième signal. Fairchild entre. La Begbick lui lance des coups d'œil assassins dans son petit miroir et s'assoit sur un chaise.

FAIRCHILD : Ne me regarde pas de cet œil dévorant, Babylone emplâtrée. Je suis déjà assez mal en point. Depuis trois jours je couche à la dure et je m'administre des lavements glacés. Dans la journée de jeudi j'ai été obligé de me

mettre en état de siège pour enrayer l'assaut de ma sensualité déchaînée. C'est d'autant plus fâcheux que je suis sur la piste d'un crime sans exemple dans les annales de l'armée.

BEGBICK :

Abandonne-toi, Quinte de sang, à ta puissante nature.
Nul ne te voit ! Nul n'en saura rien !
Dans la brousse de mon aisselle, dans mes cheveux
Apprends qui tu es. Et dans la courbe de mes genoux oublie
Le hasard de ton nom.
Piteuse contrainte ! Morne discipline !
Je t'en prie maintenant, Quinte de sang, viens
Près de moi en cette nuit de pluie tiède,
Sois cela que tu crains : un homme !
Une contradiction. Un qui-doit-et-pourtant-ne-veut-pas.
Viens, Homme ! tel que la nature t'a fait,
Sans armes ! Confus et sauvage et en toi-même embrouillé
Et sans défense livré à tes instincts
Et sans recours asservi à ta propre puissance.
Viens ! l'Homme, c'est ça !

FAIRCHILD : Jamais ! La déchéance de l'humanité date du jour où le premier de ces griffetons a négligé de se boutonner. Le règlement est un livre plein de lacunes, mais c'est le seul auquel l'humanité puisse se tenir : il nous donne une colonne vertébrale et nous décharge de notre responsabilité devant Dieu. En réalité, on devrait creuser un grand trou dans la terre, le bourrer de dynamite et faire sauter en l'air toute la boule ; alors peut-être qu'ils verraient bien que ça n'est pas de la rigolade. C'est tout simple. Mais pourras-tu, Quinte de sang, passer cette nuit de pluie sans la chair de cette veuve ?

BEGBICK : En tout cas, si tu viens chez moi cette nuit, je te veux en habit noir et en chapeau melon.

Une voix commande au dehors :

LA VOIX : Les mitrailleurs à l'appel nominal !

FAIRCHILD : Je vais m'asseoir contre ce poteau pour surveiller ces arsouilles.

Il s'assoit.

LES SOLDATS, *dehors* : Polly Baker. — Uria Shelley. — Jesse Mahoney.

FAIRCHILD : Un petit silence, maintenant.

GALY GAY, *dehors* : Jeraiah Jip.

BEGBICK : Bien.

FAIRCHILD : Ils ont encore inventé quelque chose. Insubordination dehors. Insubordination dedans.

Il se lève et veut s'en aller.

BEGBICK *lui crie* : Ecoute bien ce que je vais te dire, sergent : je ne te donne pas trois nuits de cette pluie du Népal pour devenir clément envers toutes les faiblesses humaines. C'est que tu es l'homme le plus lubrique qui soit sous le soleil. Tu prendras place à la table de l'insubordination et les profanateurs du temple te feront baisser les yeux parce que tes crimes seront plus nombreux que le sable des mers.

FAIRCHILD : Hé hé ! A ce moment-là, on aviserait, soyez-en sûre, ma chère, on prendrait des mesures radicales contre cette petite folâtre de Quintelette de sang. Et il n'y aurait pas de question.

Il sort.

VOIX DE FAIRCHILD, *dehors* : Coupe de cheveux non réglementaire. Les huit hommes seront enfouis jusqu'au nombril dans le sable brûlant !

Entrent Uria, Jesse, Polly et Galy Gay. Galy Gay s'avance.

URIA : Une paire de ciseaux, veuve Begbick !

GALY GAY, *au public* : Un petit service entre hommes, ça ne fait de mal à personne. Tout est là, vivre et laisser vivre. Tout à l'heure je viderai mon verre de whisky d'un trait et je me dirai : ça leur a rendu service, à ces messieurs. C'est la seule chose qui compte en ce monde ; il faut savoir lâcher à l'occasion son petit ballon et dire « Jeraiah Jip » comme d'autres disent « bonsoir » ; c'est comme ça que les gens vous aiment et c'est si facile.

La Begbick apporte les ciseaux.

URIA : A Jip, maintenant !

JESSE : Il souffle un vent de pluie qui ne présage rien de bon.

Les trois soldats se tournent vers Galy Gay.

URIA : Désolés, monsieur, nous sommes très pressés.

JESSE : Nous avons encore un monsieur à tondre.

Ils vont vers la porte. Galy Gay leur court après.

GALY GAY : Je ne pourrais pas vous aider ?

URIA : Non, nous n'avons plus besoin de vous, mon-

sieur. (*A la Begbick* :) Cinq caissettes de cigares et huit bouteilles de whisky pour cet homme. (*S'en allant* :) Il y a des gens qui ne peuvent pas se retenir de fourrer leur nez partout. On leur donne le petit doigt et ils vous prennent toute la main.

Les trois soldats sortent hâtivement.

GALY GAY :

Maintenant je pourrais m'en aller, mais
Faut-il s'en aller quand on est renvoyé ?
A peine es-tu parti que peut-être
On a de nouveau besoin de toi ! As-tu le droit de partir
Quand on a besoin de toi ? Tant qu'on peut faire autrement
Il ne faut pas s'en aller.

Galy Gay va vers le fond et s'assoit sur une chaise près de la porte. La veuve Begbick apporte les caissettes et les bouteilles, elle les range autour de Galy Gay.

BEGBICK : Il me semble qu'on s'est déjà vu quelque part ? (*Galy Gay fait non de la tête.*) Ce ne serait pas vous qui m'avez porté mon panier de concombres ? (*Galy Gay fait non de la tête.*) Vous ne vous appelez pas Galy Gay ?

GALY GAY : Non.

La Begbick sort en hochant la tête. La nuit tombe. Galy Gay s'endort sur sa chaise de bois. Il pleut. Sur une petite musique de sérénade, on entend la Begbick chanter.

VOIX DE BEGBICK :

Tu as beau regarder le fleuve nonchalant
Qui passe, ce n'est jamais la même eau que tu vois,
Jamais ce qui s'écoule, pas une seule goutte,
Ne remonte à sa source.

5
Intérieur de la pagode du dieu jaune

Le bonze Wang et son aide.

L'AIDE : Il pleut.

WANG : Mets notre palanquin au sec ! (*L'aide sort.*) Voilà notre dernière recette volée et mon toit percé de balles. Il me pleut sur la tête, maintenant. (*L'aide tire le palanquin à l'intérieur. Gémissements dans le palanquin.*) Qu'est-ce que c'est ? (*Il regarde dans le palanquin.*) Je me

le disais bien, à voir le palanquin couvert de vomissures, ça ne pouvait être qu'un Blanc. Aha ! il porte l'uniforme ! Et il a une tonsure : c'est le voleur. Ils l'ont scalpé froidement. Qu'est-ce qu'on en fait ? Il est soldat, donc il n'a pas de cervelle. Un soldat de Sa Majesté la reine, tout dégouttant de vomi, plus faible que le petit d'une poule, saoul à ne pas reconnaître sa mère ! On pourrait le donner à la police. A quoi bon ? Une fois l'argent volé, à quoi sert la justice ? Grogner, c'est tout ce qu'il sait faire. (*Furieux* :) Sors-le de là, trou de fromage de bouc que tu es, et tasse-le dans le coffre à prières, mais fais attention de lui mettre la tête en haut. Il est tout juste bon à faire un dieu. (*L'aide met Jip dans le coffre à prières.*) Apporte-moi du papier ! Vite, on va accrocher des bannières de papier sur la façade, et peindre des affiches à toute vitesse, des pieds et des mains. Je veux frapper un grand coup, sans lésiner, avec des affiches qui crèvent les yeux. A quoi sert un dieu, si on n'en parle pas ? (*On frappe à la porte.*) Qui est-ce qui frappe si tard ?

POLLY : Trois soldats.

WANG : Ce sont ses camarades.

Il fait entrer les trois soldats.

POLLY : Nous recherchons un monsieur, ou plus précisément un soldat. Il était dans une caisse en cuir, qui se trouvait devant ce temple riche et distingué, et il dormait.

WANG : Je lui souhaite un réveil agréable.

POLLY : C'est que la caisse a disparu.

WANG : Je comprends votre impatience, elle est le fruit de l'incertitude. Ainsi moi-même, je recherche quelques personnes, ou plus précisément des soldats, trois en tout, et je n'arrive pas à les trouver.

URIA : Vous aurez beaucoup de mal. Je crois que vous feriez aussi bien d'y renoncer. Mais nous, on se disait que vous sauriez peut-être où la caisse est passée.

WANG : Hélas ! non. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que tous les soldats portent le même costume.

JESSE : Ce n'est pas fâcheux du tout. Il y a un grand malade dans la caisse en cuir en question.

POLLY : Et comme avec ça, sa maladie lui a fait perdre quelques cheveux, il a besoin d'un secours urgent.

URIA : Vous n'auriez pas quelqu'un de ce genre ?

WANG : Hélas ! non. Par contre, j'ai trouvé quelques cheveux de ce genre. A vrai dire, un sergent de votre armée les a emportés. Il voulait les rendre à ce monsieur le soldat.

Jip gémit dans le coffre.

POLLY : Qu'est-ce que c'est que ça, monsieur ?

WANG : C'est ma vache à lait qui dort.

URIA : Cette vache à lait n'a pas l'air de bien dormir.

POLLY : C'est le palanquin où on a fourré Jip. Permettez qu'on y jette un coup d'œil.

WANG : Il vaut mieux que je vous dise toute la vérité. Voyez-vous, c'est un autre palanquin.

POLLY : Il est plein comme un dégueuloir au troisième jour de la Noël. Jesse, c'est évident, Jip était là-dedans.

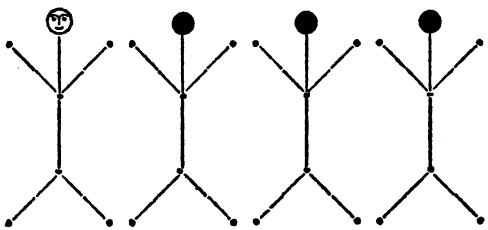
WANG : N'est-ce pas, vous le voyez vous-même, il ne peut pas y avoir été. Qu'est-ce qui irait s'asseoir dans un palanquin aussi dégoûtant ?

Dans le coffre, Jip gémit très fort.

URIA : Nous voulons notre quatrième homme, coûte que coûte, même s'il nous fallait pour ça égorger notre propre grand-mère.

WANG : Mais l'homme que vous cherchez n'est pas ici. Pour vous prouver cependant que l'homme dont vous dites qu'il est ici et dont j'ignore, moi, qu'il soit ici, n'est pas votre homme, permettez-moi de tout vous expliquer à l'aide d'un dessin. Souffrez que votre indigne serviteur esquisse à la craie quatre bandits.

Il dessine sur la porte du coffre à prières.



L'un d'eux a un visage, on voit qui il est, mais les trois autres n'ont pas de visage. Eux, on ne les reconnaît pas. Or, celui qui a un visage n'a pas d'argent, donc il n'est pas un voleur. Toutefois ceux qui ont l'argent n'ont pas de visage, ils sont donc inconnus. Les choses en restent là tant

qu'ils ne se trouvent pas tous réunis. Mais s'ils se trouvent réunis, il pousse un visage aux trois inconnus et on découvrira sur eux de l'argent qui n'est pas à eux. Jamais je ne croirai que l'homme qui pourrait se trouver ici est votre homme.

Les trois soldats le menacent de leurs armes, mais sur un signe de Wang l'aide paraît avec les fidèles du temple chinois.

JESSE : Nous ne voulons pas troubler plus longtemps votre nuit, monsieur. Et puis on n'aime pas votre thé. Pour le dessin, il n'y a rien à dire, il est très artistique. Venez !

WANG : Je suis désespéré de vous voir partir.

URIA : Croyez-vous que dix chevaux pourraient empêcher votre camarade de nous rejoindre, quel que soit l'endroit où il se réveille ?

WANG : Dix chevaux peut-être pas, mais une petite partie de cheval, qui sait ?

URIA : Quand il aura cuvé son whisky, il reviendra.

Les trois soldats s'en vont, salués de profondes révérences.

JIP, *dans le coffre* : Hello !

Wang attire l'attention de ses fidèles sur son dieu.

6
La cantine

Tard dans la nuit. Galy Gay dort, assis sur sa chaise de bois. Les trois soldats paraissent à la fenêtre.

POLLY : Il est encore là. Un vrai mammouth d'Irlande.

URIA : Peut-être qu'il n'a pas voulu s'en aller à cause de la pluie.

JESSE : Allez savoir ! En tout cas, maintenant, on va avoir encore besoin de lui.

POLLY : Mais Jip... ?

JESSE : Je le sais, Uria, Jip ne reviendra plus.

POLLY : Bon ! Il va falloir demander encore une fois la même chose à ce commissionnaire !

JESSE : Qu'est-ce que tu en penses, Uria ?

URIA : J'en pense que je vais au pieu maintenant.

POLLY : Mais s'il se lève tout d'un coup, ce commission-

naire, et qu'il prend la porte, nos têtes ne tiennent plus qu'à un fil.

JESSE : C'est vrai, mais moi aussi je vais me coucher maintenant. La résistance humaine a des limites.

POLLY : Peut-être bien qu'il n'y a rien de mieux à faire que d'aller au pieu tous les trois. C'est déprimant. Tout ça c'est la faute à la pluie.

Les trois soldats s'en vont.

7
L'intérieur de la pagode du dieu jaune

Le matin approche. De grandes affiches partout. Le bruit d'un vieux phono et d'un tambour. Dans le fond, d'importantes cérémonies religieuses semblent se dérouler.

WANG *va vers le coffre à prières ; à son aide* : Tu n'as pas bientôt fini de les rouler, tes boulettes de crottin de chameau, fumier ! (*Au coffre* :) Tu dors encore, monsieur soldat ?

JIP, *dans le coffre* : On descend bientôt, Jesse ? C'est effrayant ce qu'il peut tanguer, ce wagon, et c'est étroit comme un water.

WANG : Monsieur soldat, tu te trompes, si tu crois que tu es dans un wagon. C'est seulement le whisky qui tangue dans ta vénérable tête.

JIP, *dans le coffre* : C'est idiot ! Qu'est-ce que c'est que cette voix dans le phono ? Ça ne pourrait pas s'arrêter ?

WANG : Sors de là, monsieur soldat, viens manger un morceau de viande, c'est de la vache.

JIP, *dans le coffre* : Oui, Polly, est-ce que je peux avoir un morceau de viande ?

Il frappe contre la paroi du coffre.

WANG *court vers le fond* : Silence, misérables ! Cinq taëls, c'est ce qu'exige le dieu que vous entendez frapper contre la paroi du saint coffre à prières. Il vous refuse sa grâce ! Fais la collecte, Mah Sing !

JIP, *dans le coffre* : Uria, Uria, dis-moi où je suis ?

WANG : Tape encore un peu, monsieur soldat. De l'autre côté, mon général. Vas-y des deux pieds, fort.

JIP, *dans le coffre* : Hé ! Qu'est-ce que c'est que ça ? Où êtes-vous ? Uria, Jesse, Polly !

WANG : Ton humble serviteur brûle d'apprendre quelle nourriture et quelles boissons fortes tu commandes, monsieur soldat.

JIP, *dans le coffre* : Hé ! qui est là ? Qu'est-ce que c'est que cette voix de souris grasse ?

WANG : La souris pas bien grasse, c'est ton ami Wang, de Tien-tsin, colonel.

JIP, *dans le coffre* : Qu'est-ce que c'est que cette ville où je suis ?

WANG : Une ville misérable, fontaine de grâces, un petit trou qu'on appelle Kilkoa.

JIP, *dans le coffre* : Laisse-moi sortir !

WANG, *vers le fond* : Quand tu auras fini de rouler tes boulettes de crottin de chameau, range-les sur une coupe, bats le tambour et allume-les. (*A Jip* :) Tout de suite, si tu promets de ne pas te sauver, monsieur soldat.

JIP, *dans le coffre* : Ouvre, voix de souris blanche, ouvre, tu entends ?

WANG : Arrêtez, arrêtez, oh ! fidèles ! Attendez, une minute encore ! Le dieu vous parle en lançant trois fois son tonnerre. Comptez bien les coups. En voilà quatre, non cinq. Dommage, ça ne vous fera que cinq taëls d'offrande. (*Il frappe amicalement contre la paroi du coffre.*) Monsieur soldat, voilà un beefsteak pour ta bouche.

JIP, *dans le coffre* : Oh ! je vois ce que c'est maintenant, j'ai les tripes tout incendiées. J'ai dû les arroser d'alcool pur. Oh ! j'ai sûrement trop bu. Et maintenant, il faut que je mange autant que j'ai bu.

WANG : Une vache entière si tu veux, monsieur soldat. Il y a déjà un beefsteak tout prêt. Seulement, j'ai peur que tu te sauves, monsieur soldat. Promets-moi de ne pas te sauver.

JIP, *dans le coffre* : D'abord, je veux voir le beefsteak. (*Wang le fait sortir.*) Comment suis-je donc arrivé ici ?

WANG : Par les airs, mon général, tu es venu par la voie des airs.

JIP : Mais où étais-je donc quand tu m'as trouvé ?

WANG : Tu as daigné venir reposer dans un vieux palanquin, excellence.

JIP : Et où sont mes camarades ? Où est le huitième régiment ? Où est la section de mitrailleurs ? Où sont les douze transports militaires et les quatre parcs à éléphants ? Où est-elle, toute l'armée britannique ? Où sont-ils tous, grimace de crachoir jaune ?

WANG : Tous partis, le mois dernier, par-delà les monts du Pendjab. Mais le beefsteak est là.

JIP : Quoi ? Et moi ? Où est-ce que j'étais ? Qu'est-ce que je faisais pendant qu'ils marchaient au-delà du Pendjab ?

WANG : Le whisky, beaucoup de whisky, mille bouteilles, et gagné de l'argent aussi.

JIP : Et il n'y a personne qui soit venu demander après moi ?

WANG : Hélas ! non.

JIP : C'est très déplaisant.

WANG : Et si on venait maintenant chercher un homme qui porte les habits du soldat blanc, faudrait-il que je les introduise auprès de toi, monsieur le ministre de la guerre ?

JIP : Pas besoin.

WANG : Si tu veux vivre en paix, Johnny, enferme-toi dans ce coffre, Johnny, quand viendront ceux qui blessent ton regard.

JIP : Où est le beefsteak ? (*Il s'assoit et mange.*) Il est beaucoup trop petit ! Qu'est-ce que c'est que cet affreux vacarme ?

Dans un roulement de tambour, la fumée du crottin de chameau monte vers le plafond.

WANG : La prière des fidèles qui se tiennent agenouillés là derrière.

JIP : C'est taillé dans le coriace de la vache. Qui est-ce qu'ils prient ?

WANG : C'est leur secret.

JIP *mange plus vite* : Il est bon ce beefsteak, mais je ne devrais pas être là. Polly et Jesse m'ont attendu, j'en suis sûr. Peut-être qu'ils m'attendent toujours. Ça fond sous la dent. C'est pas bien de manger. Ecoute, maintenant Polly dit à Jesse : « Jip va sûrement revenir. Quand il sera dessaoulé, Jip reviendra. » Uria, lui, ne m'attend peut-être pas si fort, parce qu'Uria c'est un mauvais type, mais Jesse et Polly diront : « Jip va revenir. » Il n'y a pas

de doute, c'est bien le repas qu'il me fallait après tout ce liquide. Si seulement Jesse n'y croyait pas si fort, à son petit Jip, mais je suis sûr qu'il est en train de dire : « Jip ne nous trahira pas ». Et comment est-ce que je peux supporter ça ? C'est très mal à moi de rester assis là, mais la viande est fameuse.

8
La cantine

De bon matin. Gaily Gay dort sur sa chaise en bois. Les trois soldats déjeunent.

POLLY : Jip va revenir.

JESSE : Jip ne nous trahira pas.

POLLY : Quand il sera dessaoulé, Jip reviendra.

URIA : C'est à savoir. En tout cas, il est indispensable de garder ce commissionnaire à portée de la main, tant que Jip restera en carafe.

JESSE : Il est toujours là.

POLLY : Il doit être frigorifié, après une nuit passée sur cette chaise en bois.

URIA : Tandis que nous, cette nuit, on a bien dormi, on est de nouveau en pleine forme.

POLLY : Et Jip reviendra. Si j'en juge avec la logique du militaire qui a bien dormi, les choses me paraissent très claires. Quand Jip se réveillera, il voudra boire son whisky, et qui verra-t-on rappliquer ? Jip !

Entre monsieur Wang. Il s'approche du comptoir et sonne. La veuve Begbick vient.

BEGBICK : Je ne donne rien à la racaille indigène, qu'elle soit brune ou jaune.

WANG : Dix bouteilles de whisky, du bon, du vrai, c'est pour un Blanc.

BEGBICK : Pour un Blanc, dix bouteilles de whisky ?

Elle lui donne dix bouteilles.

WANG : Oui, pour un Blanc.

Wang sort avec une révérence aux soldats. Jesse, Polly et Uria se regardent.

URIA : A présent, Jip ne reviendra plus. On n'a plus qu'à faire le plein de bière. Veuve Begbick, désormais tenez constamment à notre disposition vingt bières et dix whiskys.

La Begbick sert la bière et s'en va. Les trois soldats boivent, tout en observant Galy Gay qui dort.

POLLY : Mais comment va-t-on faire, Uria ? Un livret militaire, voilà tout ce qui reste de Jip.

URIA : Ça suffit. Avec ça il faut fabriquer un nouveau Jip. On fait trop de cas des personnes. Un individu isolé, ça ne compte pas. A moins de deux cents ça ne vaut pas la peine d'en parler. Libre à chacun, naturellement, d'avoir son opinion. Une opinion, ça n'a aucun poids. Un homme posé peut posément adopter deux ou même trois opinions différentes.

JESSE : Moi aussi je les ai au cul, les fortes têtes.

POLLY : Mais qu'est-ce qu'il va dire si on le transforme en un soldat nommé Jeraiah Jip ?

URIA : Les gens de son espèce se transforment pour ainsi dire spontanément. Jette-le dans une mare, en deux jours il lui aura poussé des palmures entre les doigts. Ça vient de ce qu'il n'a rien à perdre.

JESSE : Que ça lui plaise ou non, il nous faut notre quatrième homme. Réveillez-le !

POLLY *réveille Galy Gay* : Cher monsieur, comme ça se trouve bien, vous êtes resté là. Par un concours de circonstances malheureuses, notre camarade Jip n'a pas pu venir ici en temps voulu.

URIA : Vous êtes natif d'Irlande ?

GALY GAY : Je crois bien que oui.

URIA : C'est un avantage. J'espère que vous n'avez pas dépassé la quarantaine, monsieur Galy Gay ?

GALY GAY : Non, je ne suis pas si vieux que ça.

URIA : C'est parfait. Vous auriez peut-être les pieds plats ?

GALY GAY : Un peu.

URIA : C'est décisif. Votre fortune est faite. Vous avez toutes les chances de rester définitivement ici.

GALY GAY : Le malheur, c'est que ma femme m'attend à cause d'un poisson.

POLLY : Nous comprenons vos scrupules, ils vous honorent et sont bien dignes d'un fils d'Irlande. Mais nous

avons un faible pour votre personne.

JESSE : Et de plus, elle tombe à pic. Il y a peut-être possibilité pour vous de devenir soldat.

Galy Gay garde le silence.

URIA : La vie du soldat est pleine d'agréments. Tous les huit jours, on vous donne une poignée d'argent, moyennant quoi vous devez promener vos bottes à travers l'Inde entière, et visiter rues et pagodes. Prenez la peine de considérer en outre les confortables sacs de couchage en cuir qu'on livre au soldat gratis, jetez un coup d'œil sur ce fusil marqué du sceau des usines Everett et compagnie. La plupart du temps nous pêchons à la ligne, pour le plaisir ; la maman, ainsi que plaisamment nous surnommons l'armée, nous fournit l'attirail de pêche, tandis que plusieurs fanfares militaires jouent des airs, à tour de rôle. Vous passez le reste du jour à fumer dans votre bungalow, ou bien vous contemplez nonchalamment le palais doré d'un de ces radjahs que rien ne vous empêche de fusiller si le cœur vous en dit. Les dames attendent beaucoup de nous autres soldats, mais jamais d'argent, et vous avouerez que c'est là un agrément de plus.

Galy Gay se tait.

POLLY : Et en temps de guerre, donc ! La vie du soldat est encore plus agréable. Ce n'est qu'au cœur de la bataille que l'homme atteint à la plénitude de sa grandeur. Savez-vous que vous vivez une grande époque ? Chaque fois qu'on le lance à l'assaut, on donne au soldat gratuitement un verre d'alcool grand comme ça, ce qui a pour effet d'enfler son courage de façon démesurée, oui, démesurée.

GALY GAY : Je vois, la vie du soldat est pleine d'agréments.

URIA : Bien sûr. Alors gardez sans façon votre uniforme avec ses jolis boutons de cuivre et dorénavant, monsieur, vous serez en droit d'exiger en tous temps qu'on vous appelle monsieur Jip.

GALY GAY : Vous ne voudriez pas faire le malheur d'un pauvre commissionnaire ?

JESSE : Pourquoi pas ?

URIA : Vous voulez vous en aller, alors ?

GALY GAY : Oui, alors je vais m'en aller.

JESSE : Polly, va lui chercher ses vêtements !

POLLY, *avec les vêtements* : Au fond, qu'est-ce qui vous retient d'être Jip ?

Fairchild paraît à la fenêtre.

GALY GAY : C'est que je suis Galy Gay.

Il va vers la porte. Les trois soldats se regardent.

URIA : Attendez un instant.

POLLY : Vous connaissez peut-être le dicton : hâte-toi lentement ?

URIA : Vous avez affaire à des gens qui n'ont pas l'habitude d'accepter les cadeaux d'un étranger.

JESSE : Appelez-vous comme vous voudrez, on vous la paiera, votre complaisance.

URIA : Il s'agit de... je vous en prie, laissez donc ce loquet tranquille... d'une affaire, tout simplement.

Galy Gay s'arrête.

JESSE : Cette affaire, c'est bien la meilleure qu'on puisse traiter à Kilkoa en ce moment, pas vrai, Polly ! Tu sais bien, ce truc qui attend dehors, si on pouvait le décrocher...

URIA : C'est notre devoir de vous offrir une part dans cette affaire sensationnelle.

GALY GAY : Une affaire ? Vous avez bien dit une affaire ?

URIA : Peut-être, mais voilà, vous n'avez pas le temps.

GALY GAY : On a le temps, on n'a pas le temps... Il y a des fois, ça se vaut.

POLLY : Ah, vous auriez peut-être le temps... Si vous connaissiez cette affaire, vous auriez sûrement le temps, allez. Lord Kitchener a bien trouvé le temps de faire la conquête de l'Egypte.

GALY GAY : Oui, oui, je vous crois. Alors ce serait une grosse affaire ?

POLLY : Pour le Maharadjah de Peshawar, probable. Mais pour un homme de votre envergure ça n'en sera peut-être qu'une petite.

GALY GAY : Et qu'est-ce qu'on exigerait de moi, dans cette affaire ?

JESSE : Rien.

POLLY : On vous demanderait tout au plus de sacrifier votre barbe. Elle pourrait attirer l'attention et ce serait gênant.

GALY GAY : Ah.

Il ramasse ses affaires et se dirige vers la porte.

POLLY : Comme éléphant, on ne fait pas mieux !

GALY GAY : Eléphant ? Un éléphant, ça oui, c'est une mine d'or. Celui qui possède un éléphant, il ne risque pas de crever à l'hospice.

Il va, très agité, chercher une chaise et s'assoit au milieu des trois soldats.

URIA : Un éléphant ? Je vous crois qu'on en a un !

GALY GAY : Est-ce qu'il s'agit d'un éléphant qui serait disponible tout de suite ?

POLLY : Il m'a l'air d'en pincer pour cet éléphant.

GALY GAY : Ainsi vous avez un éléphant disponible ?

POLLY : Une affaire d'éléphant qui se ferait avec un éléphant non disponible, on n'a jamais vu ça.

GALY GAY : Eh bien, s'il en est ainsi, monsieur Polly, je me taillerais volontiers ma part de gâteau.

URIA, *hésitant* : S'il n'y avait pas ce Tigre de Kilkoa !

GALY GAY : Qu'est-ce que c'est que ça, le Tigre de Kilkoa ?

POLLY : Pas si fort ! C'est le nom de l'Homme-typhon que vous venez de prononcer, Quinte de sang, notre sergent.

GALY GAY : Qu'est-ce qu'il a fait pour qu'on l'appelle comme ça ?

POLLY : Oh rien ! De temps en temps, il en prend un qui a crié un faux nom à l'appel, il le fait ligoter dans deux mètres carrés de toile à voile et jeter sous les pattes des éléphants.

GALY GAY : Alors, ça demande un homme qui ait la tête solide.

URIA : Vous auriez la tête qu'il faut, monsieur Galy Gay !

POLLY : Il y en a des choses dans une tête comme ça !

GALY GAY : Pas la peine d'en parler. Il est vrai que je pourrais vous poser une devinette qui vous intéresserait peut-être, vous qui avez de l'instruction.

JESSE : Ah ça, vous avez devant vous des hommes de première force en devinette.

GALY GAY : Alors voilà : c'est blanc, c'est un mammifère et ça voit devant comme ça voit derrière.

JESSE : C'est très difficile.

GALY GAY : Vous ne devinerez jamais. Moi je n'ai pas

deviné non plus. Un mammifère blanc qui voit derrière comme il voit devant : un cheval blanc aveugle !

URIA : Formidable, comme devinette.

POLLY : Et vous avez tout ça dans votre tête.

GALY GAY : Le plus souvent, parce que j'écris très mal. Mais je crois que, pour à peu près n'importe quelle affaire, je suis l'homme de la situation.

Les trois soldats vont s'asseoir à la table de la cantine. Galy Gay va chercher une caissette de ses cigares et il en offre aux trois soldats.

URIA : Du feu !

GALY GAY *lui donne du feu et dit* : Si vous permettez, messieurs, je vais vous prouver que vous avez bien fait de me prendre pour associé dans votre affaire. Vous n'auriez pas ici, par hasard, quelques objets pesants ?

JESSE *désigne des poids et des haltères, déposés près de la porte* : Là !

GALY GAY *va chercher le poids le plus lourd et le lève à bout de bras* : C'est que je fais partie de l'Athlétic-Club de Kilkoa.

URIA *lui tend une bière* : Ça se voit à vos façons.

GALY GAY *boit* : Oh, nous autres lutteurs, nous avons nos manières à nous, sans parler des instructions particulières. Par exemple, quand un lutteur entre dans une salle où il y a une nombreuse compagnie, sur le seuil, il hausse les épaules, les bras à hauteur d'aisselle, puis il laisse retomber ses épaules, bras ballants, et il s'avance ainsi en se dandinant souplement à travers la salle. (*Il boit.*) Avec moi, vous pourriez détrousser le pape en personne !

FAIRCHILD *entre* : Il y a une femme là dehors qui cherche un homme appelé Galy Gay.

GALY GAY : Galy Gay ! Il s'appelle Galy Gay, l'homme qu'elle cherche !

Fairchild le regarde un moment puis va chercher madame Galy Gay.

GALY GAY, *aux trois soldats* : Ne craignez rien, c'est une personne très douce de nature ; elle vient d'une province où il n'y a pratiquement que des gens aimables. Comptez sur moi, Galy Gay a largué les amarres !

FAIRCHILD : Entrez donc, madame Gray ! Voilà quelqu'un qui connaît votre mari.

Il revient accompagné de madame Galy Gay.

MADAME GALY GAY : Excusez-moi, messieurs, je suis une pauvre femme et j'ai mauvaise façon, c'est que je me suis beaucoup dépêchée. Ah, te voilà, Galy Gay, mais est-ce bien toi dans cet uniforme de soldat ?

GALY GAY : Non.

MADAME GALY GAY : Je ne te comprends pas. Pourquoi t'es-tu fourré dans cet uniforme ? Ça ne te va pas du tout, tout le monde te le dira. Quel homme bizarre tu fais, Galy Gay.

URIA : Elle a la tête fêlée.

MADAME GALY GAY : Ce n'est pas drôle d'avoir un homme qui ne sait pas dire non.

GALY GAY : Je voudrais bien savoir à qui elle parle.

URIA : C'est des calomnies, ça ne fait aucun doute.

FAIRCHILD : Je crois que madame Gray a toute sa tête à elle. S'il vous plaît, madame Gray, continuez. Votre voix me fait plus de plaisir à entendre que celle d'une cantatrice.

MADAME GALY GAY : Je ne sais pas ce que tu manigances encore, espèce de fanfaron, mais tu finiras mal. Viens, rentre à présent ! Mais dis donc quelque chose ! Tu as perdu la voix ?

GALY GAY : Je crois bien que c'est à moi que tu causes. Je te dis que tu me prends pour un autre et ce que tu racontes de cet autre, c'est bête et c'est inconvenant.

MADAME GALY GAY : Qu'est-ce que tu dis ? Je te prends pour un autre ? Tu as bu ? Il ne supporte pas l'alcool, vous savez.

GALY GAY : Je ne suis pas plus ton Galy Gay que je ne suis commandant de l'armée.

MADAME GALY GAY : Hier, à cette heure-ci, j'ai mis de l'eau sur le feu dans la casserole, mais le poisson, tu ne l'as pas rapporté.

GALY GAY : Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire de poisson ? Tu causes comme si tu avais perdu la tête, ici, devant tous ces messieurs !

FAIRCHILD : C'est un cas bizarre. Il suscite en moi des idées si affreuses que j'en suis quasiment pétrifié. Connaissez-vous cette femme ? (*Les trois soldats font non de la tête.*) Et vous ?

GALY GAY : J'ai déjà vu beaucoup de choses dans ma

vie, depuis l'Irlande jusqu'à Kilkoa, mais cette femme, jamais je ne l'ai vue.

FAIRCHILD : Dites à cette femme comment vous vous appelez.

GALY GAY : Jeraiah Jip.

MADAME GALY GAY : C'est monstrueux ! A le bien regarder, il est vrai, il me semble presque qu'il est autre chose que mon mari Galy Gay, le commissionnaire, autre chose, mais quoi, ça je ne saurais pas le dire, sergent.

FAIRCHILD : Mais nous on vous le dira bientôt, ce que c'est.

Il sort avec la femme de Galy Gay.

GALY GAY *va-en dansant vers le milieu du théâtre et chante* :

O lune d'Alabama
Au lit ma toute belle !
La bonne vieille maman
Veut voir des lunes nouvelles.

Il s'approche rayonnant de Jesse : Dans toute l'Irlande, on dit des Galy Gay qu'ils planteraient un clou n'importe où.

URIA, *à Polly* : Avant que le soleil se soit couché sept fois, il faut que cet homme en soit un autre.

POLLY : Tu crois vraiment que c'est faisable, Uria ? Changer un homme en un autre homme ?

URIA : Oui, tous les hommes sont pareils. Un homme est un homme.

POLLY : L'armée peut lever le camp d'une minute à l'autre, Uria !

URIA : Naturellement qu'elle peut lever le camp d'une minute à l'autre ! Mais la cantine est toujours là, voyons ! Tu sais bien que les artilleurs organisent encore des courses de chevaux. Je te le dis : Dieu ne laissera pas perdre des gars comme nous en donnant aujourd'hui le signal du départ. Il y regardera à deux fois, avant de nous faire ça.

POLLY : Ecoute !

Signaux de départ et roulements de tambour. Les trois soldats se mettent sur un rang.

FAIRCHILD, *derrière la scène, hurle* : Ordre de départ pour les frontières du nord ! Rassemblement cette nuit à deux heures dix minutes !

Intermède
parlé par la veuve Léocadia Begbick.

Monsieur Brecht affirme : un homme est un homme
Et ça, chacun peut l'affirmer en somme,
Mais monsieur Bertolt Brecht démontre aussi comme
On peut faire tout ce qu'on veut d'un homme.
Ce soir même, on va vous le démonter comme on ferait
[d'une voiture
Sans qu'il perde rien dans l'opération.
Notre homme va être entrepris avec bonhomie
D'un ton net mais pas brutal on le priera
De suivre le courant universel
Et d'envoyer baigner son poisson personnel.
On peut à sa guise le façonner
Rien n'égale sa docilité.
On peut, si l'on y veille, en faire
Du jour au lendemain un tortionnaire.
Monsieur Bert Brecht espère que vous verrez le sol où vous
[marchez
Comme neige défaillir sous vos pieds
Et que vous comprendrez en voyant Galy Gay
Que la vie en ce monde n'est pas sans danger.

9
La cantine

Vacarme d'une armée qui lève le camp. Une voix puissante crie derrière la scène.

LA VOIX : La guerre, prévue depuis longtemps, éclate enfin. L'armée s'ébranle vers les frontières du nord. La reine ordonne à ses soldats de monter avec éléphants et canons dans les wagons de chemin de fer et aux wagons de chemin de fer de rouler vers les frontières du nord. Conséquemment votre général donne cet ordre : tout le monde aura regagné les wagons de chemin de fer avant le lever de la lune.

La Begbick est assise derrière la table de la cantine et fume.

BEGBICK :
A Jehoo, la ville qui toujours est pleine
Et où nul ne demeure, on chante
La chanson des choses qui passent
Et elle commence ainsi :
Elle chante :
A quoi bon retenir la vague
Qui se brise à tes pieds, si longtemps
Que tu restes au bord de l'eau
Des vagues nouvelles viendront s'y briser.
Elle se lève, prend un bâton et replie les bâches du toit en disant les vers suivants :
J'ai passé sept ans au même endroit, avec le même toit
Au-dessus de ma tête
Et je n'étais pas seule.
Mais celui qui me nourrissait, un homme sans pareil,
Un beau jour
Je l'ai vu couché, méconnaissable, sous le drap des morts.
Et pourtant, ce soir-là comme les autres, j'ai mangé mon [dîner.
Et bientôt j'ai loué à d'autres la chambre où nous
Faisions l'amour
Et la chambre m'a nourrie
Et maintenant qu'elle ne me nourrit plus
Je mange quand même.
Je disais :
Elle chante :
A quoi bon retenir la vague
Qui se brise à tes pieds, si longtemps
Que tu restes au bord de l'eau
Des vagues nouvelles viendront s'y briser.
Elle reprend place à la table de la cantine. Les trois soldats entrent en compagnie de nombreux soldats.

URIA, *au milieu* : Camarades, la guerre a éclaté. Le temps du désordre est passé. Plus question de ménager les intérêts privés. Voilà pourquoi le commissionnaire Galy Gay de Kilkoa doit être transformé sans tambour ni trompette en soldat Jeraiah Jip. Pour ça, il faut le compromettre dans une affaire, c'est l'usage de nos jours. On va fabriquer un éléphant artificiel. Polly, prends cette perche et la tête d'éléphant qui est accrochée au mur. Toi, Jesse,

attrape la bouteille et fais-la couler toutes les fois que Galy Gay regardera par ici, il nous faut un éléphant qui urine. Moi, je vais vous couvrir avec la carte d'état-major. (*Ils fabriquent un éléphant artificiel.*) Cet éléphant, on lui en fait cadeau, on lui fournit un acheteur, et s'il le vend, on l'arrête en disant : « Comment ! tu vends un éléphant de l'armée ? » Alors il aimera encore mieux être le soldat Jeraiah Jip, et partir pour les frontières du nord, que le criminel Galy Gay qu'on risque de coller au mur.

UN SOLDAT : Vous croyez qu'il va prendre ça pour un éléphant ?

JESSE : Pourquoi, il n'est pas bien ?

URIA : Je vous dis, moi, qu'il le prendra pour un éléphant. Cette bouteille de bière, il la prendrait pour un éléphant, si quelqu'un la lui montrait du doigt en disant : vends-moi cet éléphant, je suis acheteur.

LE SOLDAT : Alors il n'y a plus qu'à trouver un acheteur.

URIA *appelle* : Veuve Begbick ! (*La Begbick vient.*) Vous faites l'acheteur ?

BEGBICK : Je veux bien. Si personne ne m'aide à le démonter, mon wagon-bar va rester en panne.

URIA : Dites à l'homme qui va rentrer que cet éléphant vous intéresse, que vous êtes acheteur, et nous, on vous aide à démonter la cantine. Donnant donnant.

BEGBICK : Bon.

Elle retourne à sa place.

GALY GAY *entre* : Il est déjà là, l'éléphant ?

URIA : Monsieur Gay, l'affaire est en plein développement. Elle est fondée sur Billy Humph, éléphant d'armée surnuméraire et non enregistré. L'opération proprement dite consiste à liquider l'éléphant en douce, à des particuliers, naturellement.

GALY GAY : C'est lumineux. Qui fera la vente ?

URIA : Celui qui signe l'acte en tant que propriétaire.

GALY GAY : Et qui donc va signer ?

URIA : Vous, monsieur Gay, vous accepteriez de signer ?

GALY GAY : L'acheteur est là ?

URIA : Oui.

GALY GAY : Naturellement, il ne faudra pas que mon nom soit prononcé.

URIA : Non. Vous ne voulez pas un cigare ?

GALY GAY, *méfiant* : Pourquoi ?

URIA : C'est pour vous aider à garder votre sang-froid, l'éléphant est un peu enrhumé.

GALY GAY : Où est l'acheteur ?

BEGBICK *s'avance* : Ah, monsieur Galy Gay, je cherche un éléphant, vous n'en auriez pas un par hasard ?

GALY GAY : Veuve Begbick, j'ai peut-être ce qu'il vous faut.

BEGBICK : Alors, emmenez-moi d'abord cette cloison, les canons vont bientôt passer.

LES SOLDATS : Ça va bien, veuve Begbick.

Les soldats démontent une cloison de la cantine. L'éléphant se tient là, peu visible.

JESSE, *à la Begbick* : Je vous le dis, veuve Begbick, vu de plus haut, ce qui se passe ici, c'est un événement historique. Et qu'est-ce qui se passe au juste ici ? La personnalité, on va vous l'examiner à la loupe, l'homme de caractère, on va voir ce qu'il a dans le ventre. Et on va opérer. Grâce à la technique ! Déjà le travail à la machine, le travail à la chaîne ont égalisé la stature du grand homme et du petit homme. La personnalité ! Dès la plus haute antiquité, les Assyriens, veuve Begbick, représentaient la personnalité sous la forme d'un arbre qui se déploie. Qui se déploie, ah oui ! Eh bien, on le reploiera, veuve Begbick. Et Copernic, qu'est-ce qu'il dit ? Qu'est-ce qui tourne ? C'est la terre qui tourne. La terre, donc l'homme. D'après Copernic. Donc l'homme ne se trouve pas au centre. Maintenant, regardez-moi un peu ça. Vous voudriez que ça se trouve au centre, ça ? Historique, je vous dis. L'homme n'est rien du tout ! La science moderne a prouvé que tout est relatif. Qu'est-ce que ça veut dire ? La table, le banc, l'eau, le chausse-pied, tout, relatif. Vous, veuve Begbick, moi... relatifs. Regardez-moi dans les yeux, veuve Begbick, l'instant est historique. L'homme se trouve au centre, mais relativement.

Tous deux sortent.

N° 1

URIA *crie* : Numéro un : l'affaire éléphant. La section de mitrailleurs remet à l'homme qui ne veut pas que son

nom soit prononcé, un éléphant.

GALY GAY : Encore un coup de cherry-brandy, encore une bouffée de ce brésil-royal, et lance-toi dans la vie, Galy Gay !

URIA *lui présente l'éléphant* : Billy Humph, champion du Bengale, au service de la grande armée.

GALY GAY *aperçoit l'éléphant et prend peur* : C'est ça, l'éléphant de l'armée ?

UN SOLDAT : C'est qu'il a pris un gros coup de froid, ça se voit à la couverture.

GALY GAY, *inquiet, tourne autour de l'éléphant* : C'est pas le pire, la couverture.

BEGBICK : Je suis acheteur. (*Elle montre l'éléphant.*) Vous me le vendez, cet éléphant ?

GALY GAY : Sérieusement, vous voulez acheter cet éléphant ?

BEGBICK : Oh, vous savez, la taille, ça n'a aucune importance, depuis toute petite j'ai toujours désiré acheter un éléphant.

GALY GAY : Il était vraiment comme ça celui que vous imaginiez ?

BEGBICK : Quand j'étais petite, je voulais un éléphant grand comme l'Hindou Kouch, mais aujourd'hui, celui-ci fera l'affaire.

GALY GAY : Ma foi, veuve Begbick, si vraiment vous voulez acheter cet éléphant, le propriétaire, c'est moi.

UN SOLDAT *vient en courant du fond* : Psst... psst... Quinte de sang traverse le camp, il va inspecter les wagons.

UN AUTRE SOLDAT : L'Homme-typhon !

BEGBICK : Ne bougez pas, je ne veux pas rater cet éléphant-là.

La Begbick sort rapidement avec les soldats.

URIA, *à Galy Gay* : Surveillez l'éléphant un petit moment.

Il lui donne la corde à tenir.

GALY GAY : Et moi, monsieur Uria, où faut-il que j'aille ?

URIA : Tu n'as qu'à rester là.

Il court rejoindre les autres soldats. Galy Gay tient l'éléphant par l'extrême bout de la corde.

GALY GAY, *seul* : Ma mère me disait souvent : « On ne sait rien de sûr, mais toi tu ne sais rien du tout. » Ce matin, Galy Gay, tu es sorti pour acheter un petit poisson,

à l'heure qu'il est tu tiens déjà un grand éléphant et qui sait de quoi demain sera fait. Ça ne te regarde pas pourvu que tu touches ton chèque.

URIA *jette un coup d'œil à l'intérieur* : C'est ma foi vrai, il ne le regarde même pas. Il se tient aussi loin de lui qu'il peut. (*On voit Fairchild passer dans le fond.*) Le Tigre de Kilkoa n'a fait que passer.

Uria rentre avec la Begbick et les autres soldats.

N° 2

URIA *crie* : Maintenant, au numéro deux : la vente de l'éléphant. L'homme qui ne veut pas que son nom soit prononcé vend l'éléphant aux enchères.

Galy Gay va chercher une sonnette, la Begbick place un seau renversé au centre de la scène.

UN SOLDAT : Tu as encore des doutes sur cet éléphant ?

GALY GAY : Puisqu'il trouve acheteur, je ne doute plus de rien.

URIA : C'est vrai ça, si on l'achète c'est qu'il est régulier.

GALY GAY : Ça, je ne peux pas dire le contraire. Un éléphant, c'est un éléphant, surtout s'il trouve acheteur. (*Il monte sur le seau et vend l'éléphant aux enchères. L'éléphant se tient à côté de lui au milieu du groupe.*) La vente est ouverte ! Je mets aux enchères Billy Humph, champion du Bengale. Tel que vous le voyez, il est né dans le Pendjab méridional. Sept radjahs ont présidé à sa naissance. Sa mère était blanche. Il est âgé de soixante-cinq ans, ce qui n'est pas vieux. Il fait treize quintaux à la pesée et une forêt à défricher, pour lui, c'est une herbe dans le vent. Billy Humph, tel qu'il est, représente pour son propriétaire une petite fortune.

URIA : Et voici la veuve Begbick avec un chèque.

BEGBICK : Cet éléphant vous appartient ?

GALY GAY : Comme mon propre pied.

UN SOLDAT : Il doit être plutôt vieux, ce pauvre Billy, il a des formes étrangement raides.

BEGBICK : Alors il faut faire un petit rabais.

GALY GAY : Son prix de revient est de deux cents roupies et il les vaudra jusqu'à ce qu'il se couche dans la tombe.

BEGBICK *examine l'éléphant* : Deux cents roupies, avec ce ventre flasque ?

GALY GAY : Moi je prétends qu'il est exactement ce qu'il faut pour une veuve.

BEGBICK : Bon. Mais il est en bonne santé au moins ? (*Billy Humph urine.*) Ça me suffit. Je vois que cet éléphant se porte bien. Cinq cents roupies.

GALY GAY : Cinq cents roupies une fois, deux fois, trois fois, adjugé. Veuve Begbick, moi, l'actuel propriétaire de cet éléphant, je vous le remets, donnez-moi un chèque.

BEGBICK : Votre nom ?

GALY GAY : Ne sera pas prononcé.

BEGBICK : Monsieur Uria, un crayon s'il vous plaît, que je remplisse un chèque au nom de ce monsieur qui ne veut pas que son nom soit prononcé.

URIA, *à part, aux soldats* : S'il prend le chèque, arrêtez-le.

BEGBICK : Tiens, voici ton chèque, homme qui ne veut pas que son nom soit prononcé.

GALY GAY : Et voilà votre éléphant, veuve Begbick.

UN SOLDAT *met la main au collet de Galy Gay* : Au nom de l'armée britannique, qu'est-ce que vous faites là ?

GALY GAY : Moi ? Oh, rien.

Il rit bêtement.

LE SOLDAT : Qu'est-ce que c'est que cet éléphant que vous avez là ?

GALY GAY : Lequel, vous voulez dire ?

LE SOLDAT : En particulier celui qui est derrière vous. N'essayez pas de me raconter des histoires, hein !

GALY GAY : Je ne connais pas cet éléphant.

LES SOLDATS : Oho !

UN SOLDAT : Nous, on est témoins, ce monsieur a dit : c'est moi le propriétaire de cet éléphant.

BEGBICK : Il a dit qu'il lui appartenait comme son propre pied.

GALY GAY *veut s'en aller* : Je regrette, je dois rentrer chez moi, ma femme m'attend, elle doit s'impatienter. (*Il se fraye un passage à travers le groupe.*) Je reviendrai discuter l'affaire avec vous. Bonsoir ! (*A Billy qui le suit* :) Reste là, Billy, fais pas la mauvaise tête. Tiens, là, il y a de la canne à sucre.

URIA : Halte ! Braquez vos revolvers d'ordonnance sur ce

bandit, car c'en est un. (*Polly, sous la peau de Billy Humph, éclate de rire. Uria lui donne un coup.*) Ta gueule, Polly.

Le carré de tente supérieur glisse, on voit Polly.

POLLY : Nom de Dieu !

Galy Gay, tout à fait éberlué maintenant, regarde Polly, puis successivement tout le monde. L'éléphant s'enfuit.

BEGBICK : Qu'est-ce que ça veut dire, ce n'est pas un éléphant du tout : rien que des carrés de tente et des hommes. Mais c'est qu'il n'y a rien de vrai là-dessous. J'ai donné mon bon argent pour un faux éléphant !

URIA : Veuve Begbick, le criminel sera ligoté sur-le-champ et jeté aux latrines.

Les soldats ligotent Galy Gay et le jettent dans une fosse, si bien que seule sa tête dépasse. On entend passer l'artillerie.

BEGBICK : L'artillerie est déjà embarquée, quand voulez-vous empaqueter ma cantine ? Car il n'y a pas que votre homme à démonter, il y a aussi ma cantine.

Tous les soldats commencent à démonter la cantine. Avant qu'ils aient terminé, Uria les chasse. La Begbick vient avec un panier plein de carrés de tente sales. Elle s'agenouille devant une petite fosse et se met à les laver. Galy Gay l'écoute chanter.

BEGBICK :

Moi aussi j'avais un nom
Et tous ceux qui l'entendaient dans la ville disaient : c'est
[un nom honnête,
Ce nom.
Mais un beau soir j'ai bu quatre verres de gin
Et le matin suivant, sur ma porte, il y avait, écrite à la craie
Une insulte.
Alors le laitier a remporté son lait
J'avais perdu mon nom.

Elle montre la toile.

Du lin qui était blanc et qui se salit
Il redevient blanc si tu le laves
Mais tiens-le contre le jour, tu verras : ce n'est plus
Le même lin.
Ne te fatigue pas à épeler ton nom. A quoi bon ?
Puisqu'il ne sert jamais qu'à en nommer un autre.

Pourquoi clamer si haut ton opinion, oublie-la donc,
Que disais-tu tout à l'heure ? Ne te souviens donc pas
D'une chose plus longtemps qu'elle ne dure.
Elle chante :
A quoi bon retenir la vague
Qui se brise à tes pieds, si longtemps
Que tu restes au bord de l'eau
Des vagues nouvelles viendront s'y briser.

Elle sort, Uria et les trois soldats reviennent du fond.

N° 3

URIA *crie* : Maintenant, au numéro trois : le procès de l'homme qui ne voulait pas que son nom soit prononcé. Faites cercle autour du criminel, interrogez-le et ne vous arrêtez pas avant de savoir toute la vérité.

GALY GAY : Je peux dire quelque chose ?

URIA : Tu as beaucoup parlé ce soir, l'ami. Qui sait comment s'appelait l'homme qui a vendu l'éléphant ?

UN SOLDAT : Il s'appelait Galy Gay.

URIA : Il y a des témoins ?

LES SOLDATS : On est tous témoins.

URIA : Qu'en dit l'accusé ?

GALY GAY : C'était quelqu'un qui ne voulait pas que son nom soit prononcé.

Les soldats murmurent.

UN SOLDAT : Il a dit qu'il était Galy Gay, je l'ai entendu.

URIA : Ce n'est pas toi ?

GALY GAY, *rusé* : Parbleu, si j'étais Galy Gay, peut-être que je serais celui que vous cherchez.

URIA : Alors, comme ça, tu n'es pas ce Galy Gay ?

GALY GAY, *entre ses dents* : Non, ce n'est pas moi.

URIA : Et peut-être n'étais-tu même pas présent quand on a mis en vente Billy Humph ?

GALY GAY : Non, je n'étais pas présent.

URIA : Pourtant, tu as vu que c'était un nommé Galy Gay qui vendait l'éléphant ?

GALY GAY : Oui, ça je peux le dire.

URIA : Donc tu y étais tout de même.

GALY GAY : Je peux le certifier.

URIA : Vous l'entendez ? Vous voyez la lune ? Elle se

lève, maintenant, la lune, et le voilà compromis dans cette sale affaire d'éléphant. Quant à Billy Humph, il n'était pas tout ce qu'il y a de plus régulier.

JESSE : C'est le moins qu'on puisse en dire.

UN SOLDAT : L'homme disait que c'était un éléphant, mais ça n'en était pas un du tout, c'était en papier.

URIA : Il a donc vendu un faux éléphant. Ce qui est passible de la peine de mort. Qu'as-tu à dire ?

GALY GAY : Un éléphant ne l'aurait peut-être pas pris pour un éléphant. C'est très difficile à débrouiller tout ça, messieurs de la Cour.

URIA : Pour être embrouillé, c'est embrouillé, mais je crois tout de même qu'il va falloir te fusiller, car tu t'es rendu terriblement suspect. (*Galy Gay se tait.*) A propos, j'ai entendu parler d'un soldat qui à l'appel prétendait s'appeler Jip, et ensuite il voulait nous faire croire que son nom était Galy Gay. C'est peut-être toi, ce Jip ?

GALY GAY : Non, sûrement pas.

URIA : Alors comme ça tu ne t'appelles pas Jip ? Comment t'appelles-tu ? Tu ne sais pas quoi répondre ? Alors c'est que tu es quelqu'un qui ne veut pas que son nom soit prononcé ? Est-ce que tu ne serais pas par hasard l'homme qui ne voulait pas que son nom soit prononcé, à la vente de l'éléphant ? Tu ne trouves toujours rien à répondre ? C'est affreusement suspect, c'est presque un aveu. Le scélérat qui a vendu l'éléphant, il paraît qu'il portait la barbe, toi aussi tu as une barbe. Venez, on va délibérer.

Il se retire dans le fond avec les soldats. Deux soldats gardent Galy Gay.

URIA, *s'en allant* : Il ne veut plus être Galy Gay maintenant, c'est déjà ça.

GALY GAY, *après un silence* : Vous n'entendez pas ce qu'ils disent ?

UN SOLDAT : Non.

GALY GAY : Est-ce qu'ils disent que je suis ce Galy Gay ?

L'AUTRE SOLDAT : Ils disent que ce n'est plus très sûr.

GALY GAY : Souviens-toi de ce que je te dis : un homme, ça ne compte pas.

LE DEUXIÈME SOLDAT : Est-ce qu'on sait déjà à qui on va faire la guerre ?

LE PREMIER SOLDAT : S'ils ont besoin de coton, c'est au Tibet, et s'ils ont besoin de laine, c'est au Pamir.

LE DEUXIÈME SOLDAT : Ça doit faire partie du plan de défense.

LE PREMIER SOLDAT : Ça va barder.

LE DEUXIÈME SOLDAT : Je me demande si on ne ferait pas bien de se défendre un peu contre le Béloutchistan.

JESSE *s'approche* : Ma parole, mais c'est Galy Gay que je vois là, ligoté dans une fosse.

LE PREMIER SOLDAT : Allons réponds.

GALY GAY : Je crois que tu me prends pour un autre, Jesse. Regarde-moi de plus près.

JESSE : Alors tu n'es pas Galy Gay ? (*Galy Gay fait non de la tête.*) Laissez-nous, j'ai à parler à cet homme, il vient d'être condamné à mort.

Les deux soldats se retirent vers le fond.

GALY GAY : C'est décidé ? Oh, Jesse, aide-moi, tu es un grand soldat.

JESSE : Comment est-ce arrivé ?

GALY GAY : Ça, vois-tu, Jesse, je n'en sais rien. On fumait, on buvait et j'ai tant bavardé que j'en ai perdu mon âme.

JESSE : Ils m'ont dit là-bas que c'était Galy Gay qui devait mourir.

GALY GAY : Ça ne se peut pas.

JESSE : Mais alors, tu n'es pas Galy Gay ?

GALY GAY : Essuie-moi la sueur du front, Jesse.

JESSE *le fait* : Allons, regarde-moi dans les yeux, c'est moi, Jesse, ton ami. N'es-tu pas Galy Gay de Kilkoa ?

GALY GAY : Non, tu dois te tromper.

JESSE : On était quatre à venir de Kankerdan. Tu en étais, toi ?

GALY GAY : Oui, j'y étais, à Kankerdan.

JESSE *retourne vers les soldats au fond* : La lune n'est pas montée bien haut dans le ciel et le voilà déjà qui veut être Jip.

URIA : Oui, mais il vaut mieux continuer encore un peu à le menacer de mort.

On entend les canons rouler vers les wagons.

BEGBICK *entre* : Les canons, Uria ! Aide-moi à plier le store. Continuez à démonter, vous autres !

Les soldats se remettent à charger les pièces de la cantine dans le wagon. Il ne reste debout qu'une seule cloison de planches. Uria et la Begbick plient ensemble les carrés de tente.

BEGBICK :

J'ai parlé à beaucoup de gens, j'ai entendu
Beaucoup d'opinions de toute sorte.
Beaucoup de gens disaient de beaucoup de choses : c'est [sûr et certain,
Mais revenant sur leurs pas ils changeaient d'opinion
Et de cette opinion nouvelle ils disaient aussi : c'est certain.
Alors je me suis dit : de toutes les choses certaines
La plus certaine est le doute.

Uria va vers le fond. La Begbick elle aussi, emportant sa corbeille, va vers le fond. En passant près de Galy Gay, elle chante :

A quoi bon retenir la vague
Qui se brise à tes pieds, si longtemps
Que tu restes au bord de l'eau
Des vagues nouvelles viendront s'y briser.

GALY GAY : Veuve Begbick, s'il vous plaît, allez me chercher une paire de ciseaux et coupez-moi la barbe.

BEGBICK : Pourquoi ?

GALY GAY : Je sais bien pourquoi, allez.

La Begbick lui coupe la barbe, la met dans un morceau de toile et porte le tout au wagon. Les soldats reviennent.

N° 4

URIA *crie* : Maintenant, au numéro quatre : l'exécution de Galy Gay dans les baraquements militaires de Kilkoa.

BEGBICK *s'approche de lui* : Monsieur Uria, j'ai quelque chose pour vous.

Elle lui parle à l'oreille et lui donne le morceau de toile contenant la barbe.

URIA *va près de la fosse où croupit Galy Gay* : Accusé, as-tu quelque chose à ajouter ?

GALY GAY : Messieurs de la Cour, j'ai entendu dire que le scélérat qui a vendu l'éléphant portait la barbe ; je ne porte pas la barbe, moi.

URIA *lui montre sans un mot sa barbe dans la toile, les*

autres rient : Et ça, qu'est-ce que c'est ? Maintenant, l'ami, tu t'es démasqué sans rémission. Si tu t'es débarrassé de ta barbe, c'est que tu avais mauvaise conscience. Viens, homme sans nom, écoute le verdict : la cour martiale de Kilkoa te condamne à mort, tu seras fusillé par cinq carabines.

Les soldats sortent Galy Gay de son trou.

GALY GAY *crie* : Ça ne se peut pas !

URIA : C'est pourtant ce qui t'arrive. Ecoute bien : tu seras fusillé premièrement pour avoir pris un éléphant de l'armée afin de le vendre, ce qui est un vol, deuxièmement pour avoir vendu un éléphant qui n'en était pas un, ce qui est une escroquerie, troisièmement pour être dans l'incapacité de fournir aucun nom ou papier d'identité, d'où il ressort que tu es peut-être un espion, ce qui est un cas de haute trahison.

GALY GAY : Oh, Uria, qu'est-ce que je t'ai fait ?

URIA : Viens, maintenant, et conduis-toi en brave soldat comme tu l'as appris à l'armée. Marche ! Va au poteau.

GALY GAY : Oh, n'allons pas si vite. Je ne suis pas celui que vous cherchez. Je ne le connais même pas. Mon nom, c'est Jip, je le jure. Qu'est-ce qu'un éléphant comparé à la vie d'un homme ? Je ne l'ai pas vu, l'éléphant, c'est un bout de corde que j'avais dans la main. S'il vous plaît, ne vous en allez pas ! Je suis un autre. Je ne suis pas Galy Gay. Ce n'est pas moi.

JESSE : Si, c'est toi, ça ne peut être que toi. Sous les trois arbres à caoutchouc de Kilkoa, Galy Gay verra couler son sang. Va, Galy Gay.

GALY GAY : Oh, Dieu !... Arrêtez ! Il faut établir un acte de condamnation. Il faut noter tous les arguments, et aussi que ce n'était pas moi et aussi que je ne m'appelle pas Galy Gay. Il faut bien réfléchir à tout. Ça ne s'expédie pas comme ça entre douze heures et midi quand il s'agit d'abattre un homme.

JESSE : Marche !

GALY GAY : Comment, marche ! Je ne suis pas celui que vous cherchez. Ce que je voulais, moi, c'était acheter un poisson, mais où sont-ils, les poissons, ici ? Qu'est-ce que c'est que ces canons qui roulent ? Et ces fanfares qui éclatent ? Non, je ne bougerai pas. Je m'accrocherai à l'herbe. Arrêtez tout ! Mais pourquoi n'y a-t-il personne

ici quand on mène un homme à la mort ?

BEGBICK : Si vous n'avez pas terminé quand on embarquera les éléphants, votre compte est bon !

Elle sort. On entraîne Galy Gay vers le fond, puis on le ramène vers l'avant. Il crie comme le premier rôle d'une tragédie.

JESSE : Circulez ! Place au criminel, condamné à mort par la cour martiale de Kilkoa !

LES SOLDATS : Regardez, en voilà un qu'on va fusiller. C'est peut-être dommage de le tuer, il n'est pas bien vieux. Encore un qui ne sait seulement pas comment il s'est fourré dans ce pétrin.

URIA : Halte ! Veux-tu pisser encore un coup ?

GALY GAY : Oui.

URIA : Surveillez-le.

GALY GAY : Ils ont dit qu'ils devaient partir avant qu'on charge les éléphants, il faut que j'aille le plus lentement possible, comme ça les éléphants auront le temps d'arriver.

LES SOLDATS : Fais vite !

GALY GAY : Je ne peux pas. C'est la lune, là-haut ?

LES SOLDATS : Oui. Il se fait tard.

GALY GAY : Ça m'a tout l'air d'être le bar de la veuve Begbick, où on passait nos nuits à boire ?

URIA : Non, mon garçon, ici, c'est la place de tir et là, c'est le mur de « Johnny-serre-les-fesses ». Attention ! Formez le peloton vous autres, là ! Chargez les carabines ! Cinq, ni plus ni moins.

LES SOLDATS : On n'y voit rien.

URIA : Oui, c'est embêtant.

GALY GAY : Vous entendez, ça ne va pas. Vous ne pouvez pas tirer sans voir.

URIA, *à Jesse* : Prends cette lanterne là-bas et tiens-la à côté de lui. (*Il bande les yeux de Galy Gay. Fort* :) Chargez les fusils ! (*A voix basse* :) Mais qu'est-ce que tu fabriques, Polly ? C'est une cartouche à balle que tu mets là. Enlève le plomb.

POLLY : Oh, pardon, un peu plus, je chargeais pour de bon. J'allais faire un vrai malheur.

On entend venir les éléphants dans le fond. Les soldats restent un moment comme pétrifiés.

BEGBICK *appelle derrière la scène* : Les éléphants !

URIA : Tant pis. Il doit être fusillé. Je vais compter jusqu'à trois. Un !

GALY GAY : Ça suffit maintenant, Uria. Du reste les éléphants sont là. Inutile que je reste ici plus longtemps, dis Uria ? Mais qu'est-ce que vous avez donc tous à ne rien dire ? C'est affreux.

URIA : Deux.

GALY GAY *rit* : Tu es rigolo, Uria, je ne peux pas le voir avec ce bandeau que vous m'avez mis sur les yeux. Mais à entendre ta voix, on croirait que ce n'est pas du tout pour de rire.

URIA : Et un qui fait...

GALY GAY : Arrête, ne dis pas trois, tu en aurais des remords. Si vous tirez, maintenant, vous allez me tuer. Halte ! Non, pas encore. Ecoutez-moi ! J'avoue ! J'avoue que je ne sais pas ce qui m'est arrivé. Il faut me croire, ne riez pas, je suis quelqu'un qui ne sait pas qui il est. Mais Galy Gay, ce n'est pas moi, ça je le sais, ce n'est pas moi qu'on doit fusiller. Alors qui suis-je ? C'est que je l'ai oublié ; hier soir, pendant qu'il pleuvait, eh bien je m'en souvenais encore. Il pleuvait bien, hier soir, n'est-ce pas ? Je vous en supplie, regardez bien autour de vous, elle vient de quelque lieu cette voix, et bien là, c'est moi. Je vous en supplie, appelez ce lieu, nommez-le Galy Gay ou trouvez-lui un autre nom, mais ayez pitié ! Donnez-moi un morceau de viande ! Par où il rentre, c'est ça, Galy Gay, et par où il ressort aussi. Au moins : si vous trouvez quelqu'un qui ait oublié qui il est, eh bien, c'est moi. Et celui-là, je vous en supplie, relâchez-le encore pour cette fois !

Uria dit quelque chose à l'oreille de Polly ; Polly court se placer derrière Galy Gay et brandit vers lui une grosse matraque.

URIA : Une fois, ça ne compte pas ! Trois ! (*Galy Gay pousse un cri.*) Feu !

Galy Gay tombe évanoui.

POLLY : Arrêtez ! Il a trépassé tout seul !

URIA *crie* : Tirez ! Qu'il entende bien qu'il est mort.

Les soldats tirent en l'air.

URIA : Laissez-le là et équipez-vous pour le départ.

Galy Gay reste étendu, tous les autres s'éloignent.

N° 4*a*

Devant le wagon chargé, la Begbick et les trois soldats sont assis autour de la table. Il y a cinq chaises. Recouvert d'un sac, Galy Gay est étendu à l'écart.

JESSE : Ma parole, c'est le sergent qui vient par là. Est-ce que vous allez pouvoir l'empêcher de fourrer son nez dans nos affaires, veuve Begbick ?

On voit arriver Fairchild qui est en civil.

BEGBICK : Oui, ce n'est qu'un civil. (*A Fairchild qui se tient sur le seuil* :) Viens, assieds-toi avec nous, Charlie.

FAIRCHILD : Te voilà, Gomorrhe ! (*Devant Galy Gay* :) Qu'est-ce que c'est que ce sac à vin ? (*Silence. Il tape sur la table.*) Garde-à-vous !

URIA *lui enfonce de par derrière son chapeau sur le nez* : Ta gueule, civil !

Rires.

FAIRCHILD : C'est ça, mutinez-vous, vous les fils d'un canon ! Regardez mon costume et riez ! Déchirez mon nom, célèbre de Calcutta à Cooch Behar ! Donnez-moi à boire, et après je vous fusille tous !

URIA : Cher Fairchild, montrez-nous, à titre d'exemple, comme vous savez tirer.

FAIRCHILD : Non.

BEGBICK : Il y a à peine une femme sur dix qui résisterait à un fin tireur.

POLLY : Allez tire, Fairchild !

BEGBICK : Faites ça pour moi.

FAIRCHILD : Oh, toi, Babylone ! Voilà, je pose un œuf, là. Combien de pas ?

POLLY : Quatre.

FAIRCHILD *recule de dix pas, que la Begbick compte à haute voix* : Et voilà un simple revolver d'ordonnance.

Il tire.

JESSE *va voir l'œuf* : L'œuf est entier.

POLLY : Intégral !

URIA : Il aurait même plutôt grossi.

FAIRCHILD : C'est bizarre. Je me croyais pourtant capable de le toucher. (*Gros éclats de rire.*) Donnez-moi à boire ! (*Il boit.*) Je vous écraserai tous comme des punaises, aussi vrai que je m'appelle Quinte de sang !

URIA : A propos, qu'est-ce que vous avez fait pour qu'on vous appelle Quinte de sang ?

JESSE, *revenu à sa place* : Raconte !

FAIRCHILD : Faut-il raconter ça, veuve Begbick ?

BEGBICK : Connaissez-vous une femme sur dix qui ne tombe pas amoureuse d'un homme sauvage et sanguinaire ?

FAIRCHILD : Alors là, vous avez le fleuve Tchadsé. Là, il y a cinq Hindous. Les mains liées derrière le dos. Moi, j'arrive par là avec un simple revolver d'ordonnance, je l'agite un peu sous leur nez et je dis : ce revolver s'est déjà enrayé plusieurs fois. Il faut que je l'essaie. Comme ça. Là-dessus je tire : « A toi, culbute, boum ! » et ainsi de suite encore quatre fois. Voilà, c'est tout, messieurs.

Il s'assoit.

JESSE : Alors c'est comme ça que vous avez conquis ce fameux nom qui fait de cette veuve votre esclave ? D'un point de vue humain évidemment, on pourrait aussi juger votre conduite incongrue et dire que vous n'êtes qu'un salaud !

BEGBICK : Seriez-vous un monstre ?

FAIRCHILD : Ça me ferait énormément de peine si vous preniez la chose ainsi. Votre avis m'importe beaucoup.

BEGBICK : A l'exclusion de tout autre ?

FAIRCHILD *la regarde profondément dans les yeux* : Absolument.

BEGBICK : Alors, mon avis, mon cher, le voilà : il faut maintenant que je charge ma cantine et je n'ai pas de temps à perdre à des affaires personnelles, car j'entends déjà les lanciers passer au trot, ils vont embarquer leurs chevaux.

On entend les lanciers passer au trot.

POLLY : Allez-vous maintenir encore vos revendications égoïstes, monsieur, quand les lanciers sont déjà à la gare avec leurs chevaux, quand l'intérêt militaire commande de charger la cantine ?

FAIRCHILD *hurle* : Parfaitement, je maintiens ! Donnez-moi à boire !

POLLY : Dans ce cas, on va te régler ton compte en vitesse, mon garçon !

JESSE : Monsieur, à quelques pas d'ici, étendu sous une grossière toile de tente, il y a un homme vêtu de l'uniforme réglementaire de l'armée britannique. Il se repose des

fatigues d'une rude journée de travail. Il n'y a pas vingt-quatre heures, il se traînait encore, militairement parlant, à quatre pattes. La voix de sa femme le faisait trembler. Abandonné à lui-même, il était incapable d'acheter un poisson. Pour un cigare, il était prêt à oublier le nom de son père. Quelques personnes se sont intéressées à son sort, elles avaient trouvé, par hasard, un emploi à lui offrir. Il est devenu un homme, maintenant, après un processus douloureux, il est vrai, un homme qui tiendra sa place dans les combats à venir. Toi au contraire tu es retombé au rang de civil. A l'heure où l'armée s'ébranle pour aller pacifier les frontières du nord, où le whisky est donc nécessaire, toi, fumier, tu empêches consciemment la cantinière de charger sa cantine et son whisky.

POLLY : Comment feras-tu pour contrôler nos noms au dernier appel, comment les inscriras-tu tous les quatre dans ton carnet de sergent ? Il faut absolument qu'ils y figurent, pourtant.

URIA : Et comment oseras-tu te présenter dans cet état devant la compagnie qui brûle d'affronter ses innombrables ennemis ! Debout !

Fairchild se lève en titubant.

POLLY : Tu appelles ça debout ?

Il lui botte le derrière et le fait tomber.

URIA : Dire que c'est ça qu'on appelait l'Homme-typhon ! Jetez-moi cette épave aux orties, qu'il n'aille pas démoraliser la compagnie.

Les trois soldats se mettent en devoir de traîner Fairchild vers le fond.

UN SOLDAT *arrive en courant et s'arrête au fond* : Le sergent Charles Fairchild est ici ? Il faut qu'il se dépêche de rassembler sa compagnie à la gare des marchandises, ordre du général.

FAIRCHILD : Ne dites pas que c'est moi.

JESSE : Il n'est pas là, ton sergent.

N° 5

La Begbick et les trois soldats considèrent Galy Gay encore étendu sous son sac.

URIA : Veuve Begbick, nous en sommes à la fin de notre

montage. Nous pensons que notre homme est maintenant transformé.

POLLY : Ce qu'il lui faudrait maintenant, c'est une voix humaine.

JESSE : Avez-vous la voix humaine qu'il faut pour un cas pareil, veuve Begbick ?

BEGBICK : Oui, et aussi de quoi manger. Prenez cette caisse-là, écrivez dessus au charbon : « Galy Gay » et faites une croix sur le couvercle. (*Ils le font.*) Ensuite vous formerez un cortège funèbre et vous l'enterrerez. Le tout ne doit pas durer plus de neuf minutes, il est déjà deux heures une.

URIA *crie* : Numéro cinq : ensevelissement et oraison funèbre de Galy Gay, dernier homme de caractère de l'an mil neuf cent vingt-cinq. (*Les soldats viennent, empaquetant leurs sacs.*) Empoignez cette caisse et formez un joli cortège mortuaire.

Les soldats se rangent en cortège dans le fond, portant la caisse.

JESSE : Et moi je vais aller lui dire de prononcer l'oraison funèbre de Galy Gay. (*A la Begbick* :) Il ne mangera rien.

BEGBICK : Les types comme lui, ça continue à manger même quand ça n'est plus personne.

Elle s'approche de Galy Gay avec sa corbeille, le découvre et lui donne à manger.

GALY GAY : Encore !

Elle lui donne encore à manger ; puis elle fait un signe à Uria et le cortège funèbre s'avance.

GALY GAY : Qui est-ce qu'ils amènent là ?

BEGBICK : C'est quelqu'un qu'on a fusillé tout à l'heure.

GALY GAY : Comment s'appelle-t-il ?

BEGBICK : Attends un peu. Sauf erreur, il s'appelait Galy Gay.

GALY GAY : Et qu'est-ce qu'on va en faire, maintenant ?

BEGBICK : De qui ?

GALY GAY : De ce Galy Gay.

BEGBICK : Maintenant on l'enterre.

GALY GAY : C'était un homme bon ou mauvais ?

BEGBICK : Oh, c'était un homme dangereux.

GALY GAY : Oui, bien sûr, puisqu'on l'a fusillé. J'y étais.

Le cortège funèbre continue son chemin, Jesse s'arrête

et s'adresse à Galy Gay.

JESSE : Mais c'est Jip ? Jip, lève-toi vite, il faut que tu viennes prononcer l'oraison funèbre à l'enterrement de ce Galy Gay. Tu le connaissais mieux que nous tous, hein ?

GALY GAY : Ohé ! Vous êtes sûrs que je me trouve bien là où vous me voyez ? (*Jesse le montre du doigt.*) Oui, c'est ça. Qu'est-ce que je fais, maintenant ?

Il plie le bras.

JESSE : Tu plies le bras.

Galy Gay le replie.

GALY GAY : Ça fait que je l'ai plié deux fois. Et maintenant ?

JESSE : Maintenant, tu marches comme un soldat.

GALY GAY : Vous marchez comme ça, vous aussi ?

JESSE : Exactement.

GALY GAY : Quand vous me voulez quelque chose, qu'est-ce que vous dites ?

JESSE : Jip.

GALY GAY : Dites pour voir : « Jip, fais un petit tour ».

JESSE : Jip, fais un petit tour ! Va faire un tour sous les arbres à caoutchouc et prépare l'oraison funèbre de Galy Gay.

GALY GAY *va lentement vers la caisse* : C'est ça, la caisse où il est ?

Il tourne autour de ceux qui portent la caisse. Il va toujours plus vite et veut s'enfuir. La Begbick le retient.

BEGBICK : Tu as besoin de quelque chose ? Pour toutes les maladies, même pour le choléra, l'armée ne connaît que l'huile de ricin. Les maladies qu'on ne peut guérir à l'huile de ricin, ce n'est pas pour le militaire. Tu veux de l'huile de ricin ?

GALY GAY *fait non de la tête* :

Ma mère a fait une coche au calendrier le jour
Où je suis né et celui qui criait, c'était moi.
Cette petite botte de cheveux, d'ongles et de chair
C'est moi, c'est moi.

JESSE : Oui, Jeraiah Jip, Jeraiah Jip de Tipperary.

GALY GAY : C'est quelqu'un qui portait des concombres pour se faire un pourboire, un éléphant l'a trompé, il se dépêchait de prendre un peu de sommeil sur une chaise de

bois, le temps pressait, dans sa baraque l'eau pour le poisson bouillait déjà. Et les mitrailleurs n'étaient pas encore décrassés, puisqu'on lui a fait cadeau d'un cigare et de cinq carabines... Mais il y en a une qui a raté. Comment est-ce qu'il s'appelait, déjà ?

URIA : Jip. Jeraiah Jip !

On entend siffler les trains.

LES SOLDATS : Voilà les trains qui sifflent. Débrouillez-vous tout seuls, maintenant.

Ils lâchent la caisse et partent en courant.

JESSE : Le convoi part dans six minutes. Il faut l'embarquer tel qu'il est.

URIA : Ecoutez, Polly, et toi, Jesse. Camarades ! Nous ne sommes plus que trois, et maintenant que seul un fil à demi-tranché nous empêche encore de rouler tous les trois dans le gouffre, écoutez ce que je vais vous dire ici, devant le dernier mur de Kilkoa, vers deux heures du matin. L'homme dont nous avons besoin, il faut lui accorder un petit délai parce que c'est pour l'éternité qu'il se transforme. Voilà pourquoi moi, Uria Shelley, je tire mon revolver d'armée et vous préviens que si vous bougez d'un cheveu vous êtes des hommes morts.

POLLY : Mais s'il va voir dans la caisse, tout est perdu.

Galy Gay s'assoit près de la caisse.

GALY GAY :

Je ne pourrais voir sans mourir aussitôt
Dans une caisse un visage vidé,
Celui d'un homme que j'ai connu jadis,
Je voyais son image dans le miroir de l'eau
Et je sais qu'il est mort de s'être ainsi regardé.
Alors, ouvrir cette caisse, je ne peux pas !
C'est que j'ai peur, en mes deux moi ; peut-être
Suis-je le moi-double qui vient de naître
A la surface changeante de la terre :
Un être sans nombril, flottant comme chauve-souris, la nuit,
Entre les arbres à caoutchouc et la baraque,
Une chose qui voudrait bien être gaie.
Seul tu n'es rien ; il faut que quelqu'un te nomme.
Alors
Tout de même j'aimerais bien regarder dans cette boîte
Car le cœur reste lié à ceux qui l'ont fait naître.

Voyons, une forêt existe-t-elle
Si nul ne la traverse ? Et celui-là même
Qui a passé là où était une forêt,
Comment s'y reconnaît-il ?
Il les voit, ses pas dans les joncs
Mais si l'eau les submerge, que lui dira ce marécage ?
Qu'en pensez-vous ?

A quoi Galy Gay reconnaît-il qu'il est
Lui-même Galy Gay ?
Si on lui tranche le bras
Et qu'il le trouve dans la brèche d'un mur,
L'œil de Galy Gay reconnaîtra-t-il le bras de Galy Gay ?
Et le pied de Galy Gay criera-t-il : c'est lui ?
Alors je ne regarde pas dans cette boîte.
Et puis, à mon avis, elle n'est pas bien grande
La différence entre oui et non.
Et si Galy Gay n'était pas Galy Gay
Il serait, buvant et mangeant, le fils d'une mère qui
Serait la mère d'un autre si elle
N'était pas la sienne, donc il boirait et mangerait quand [même.
Et s'il avait été conçu en mars et non pas en septembre,
Sans compter qu'il pourrait avoir été conçu plutôt qu'en mars
En septembre de la même année ou de la précédente,
Qu'importe la différence d'une petite année
Qui fait d'un homme un autre homme.
Et moi, l'un et l'autre moi
Nous convenons, et sommes donc convenables.
Et puisque l'éléphant je ne l'ai pas regardé de trop près,
J'ai qu'à ne pas m'examiner moi-même de trop près non plus,
A me défaire de ce qu'on n'aime pas en moi,
A être heureux sans faire d'histoires.

On entend les trains rouler : Qu'est-ce que c'est que ces trains ? Où vont-ils ?

BEGBICK : L'armée s'élance dans la fournaise des grandes batailles qui sont prévues dans le nord. Cette nuit, cent mille hommes marcheront dans une seule et même direction : du sud au nord. Quand un homme est pris dans un courant pareil, il s'arrange pour en trouver deux autres qui marchent à ses côtés, l'un à droite, l'autre à gauche. Il se débrouille

pour avoir un fusil, un sac à pain, une plaque d'identité, et un numéro sur sa plaque afin qu'on sache à quelle unité il appartient si on le retrouve, et qu'on lui réserve sa place dans la fosse commune. Tu as une plaque d'identité ?

GALY GAY : Oui.

BEGBICK : Qu'est-ce qu'il y a écrit dessus ?

GALY GAY : Jeraiah Jip.

BEGBICK : Eh bien maintenant, va te laver, Jeraiah Jip, tu es sale comme un cochon. Prépare-toi. L'armée s'ébranle vers les frontières du nord. La fournaise des batailles du nord l'attend. L'armée brûle de pacifier les villes populeuses du nord.

GALY GAY, *se nettoyant* : Qui est l'ennemi ?

BEGBICK : On ne nous a pas encore communiqué le nom du pays où nous allons porter la guerre. Mais il est de plus en plus question du Tibet.

GALY GAY : Voyez-vous, veuve Begbick, un homme ça ne compte pas, il faut que quelqu'un l'appelle.

Les soldats arrivent avec leurs sacs.

LES SOLDATS : En voiture ! — Tout le monde dans les wagons ! — Votre groupe est au complet ?

URIA : Tout de suite. Ton oraison funèbre, camarade Jip, ton oraison funèbre !

GALY GAY *tourne autour du cercueil* : La caisse de la veuve Begbick, avec ce corps mystérieux dedans, soulevez-la de deux pieds et enfouissez-la à six pieds sous cette terre de Kilkoa. Et écoutez l'oraison funèbre que prononce Jeraiah Jip de Tipperary, et ça n'est pas facile à faire parce que je ne suis pas préparé. Alors voilà : ci-gît Galy Gay, un homme qui a été fusillé. Il est sorti le matin, pour aller chercher un petit poisson, le soir même il avait un grand éléphant et dans la nuit, il a été fusillé. Croyez-moi, chers amis, de son vivant ce n'était pas le premier venu. Il avait même une cabane de joncs un peu en dehors de la ville, et encore beaucoup d'autres choses, mais il vaut mieux ne pas en parler. Il n'a pas commis un bien grand crime, c'était un brave homme. On dira ce qu'on voudra, mais dans le fond c'était plutôt un malentendu et puis j'avais beaucoup trop bu, messieurs, mais un homme est un homme et c'est pour ça qu'on a dû le fusiller. Et maintenant le vent s'est rafraîchi comme toujours vers le matin et je crois qu'on va

s'en aller d'ici, on finirait par se sentir mal dans sa peau. (*Il s'éloigne du cercueil.*) Mais pourquoi êtes-vous tous équipés ?

POLLY : On embarque dès ce matin pour les frontières du nord.

GALY GAY : Et moi alors, pourquoi est-ce que je ne suis pas équipé ?

JESSE : Et lui alors, pourquoi est-ce qu'il n'est pas équipé ? (*Les soldats apportent les équipements.*) Tiens, voilà ton équipement.

Les soldats traînent vers le wagon un paquet enveloppé dans une botte de paille.

URIA : Il y a mis le temps, le chien. Mais on l'aura au tournant. (*Il désigne le paquet.*) Voilà ce qui reste de l'Homme-typhon !

Tous sortent.

10
Dans le wagon qui roule

La nuit, vers le matin. La compagnie dort dans des hamacs. Jesse, Uria et Polly sont assis et veillent. Galy Gay dort.

JESSE : Le monde est affreux. Il n'y a pas de tranquillité pour les hommes.

POLLY : Ce qu'il y a de plus ignoble et de plus faible en ce monde, c'est l'homme.

JESSE : Nous avons traîné nos bottes par les routes de cet interminable pays, dans la poussière et dans l'eau depuis le massif de l'Hindou Kouch jusqu'aux vastes plaines du Pendjab du sud, mais de Bénarès à Calcutta, sous le soleil et sous la lune, nous n'avons rencontré que trahison. Cet homme que nous avons recueilli et qui nous a pris nos couvertures, ce qui fait qu'on ne peut pas dormir, est comme une jarre d'huile percée. Le oui et le non, c'est pareil pour lui. Il dit comme ci aujourd'hui et comme ça demain. Mon Dieu, Uria, nous sommes au bout de notre savoir. Allons demander conseil à Léocadia Begbick. Elle veille auprès du

sergent pour qu'il ne tombe pas de la plate-forme. On lui demandera de se coucher à côté de lui, comme ça il se sentira bien et il ne posera pas de questions. Toute vieille qu'elle soit, elle est encore chaude. Et un homme se connaît tout de suite quand il est couché près d'une femme. Allez, lève-toi, Polly ! (*Ils se dirigent vers Léocadia Begbick.*) Entre, veuve Begbick. Une fois de plus on ne sait plus comment s'en tirer, et on a peur de s'endormir, et on a avec nous cet homme-là qui est malade. Couche-toi à côté de lui, fais semblant d'avoir dormi avec lui et tâche qu'il se sente bien.

BEGBICK *entre à moitié endormie* : Ça vous coûtera sept soldes.

URIA : On te donnera tout ce qu'on gagnera pendant sept semaines.

Begbick se couche à côté de Galy Gay. Jesse les recouvre de journaux.

GALY GAY, *se réveillant* : Qu'est-ce qui secoue comme ça ?

URIA, *aux autres* : C'est l'éléphant qui grignote ton chapeau, espèce de grincheux.

GALY GAY : Qu'est-ce qui chuinte comme ça ?

URIA, *aux autres* : C'est le poisson qui cuit dans l'eau, mon joli cœur.

GALY GAY *se lève péniblement et regarde par la fenêtre* : Une femme. Des sacs de couchage. Des poteaux télégraphiques. C'est un train.

JESSE : Faites semblant de dormir.

Les trois obéissent.

GALY GAY *marche sur un sac de couchage* : Hé, dis donc !

LE SOLDAT : Qu'est-ce que tu veux ?

GALY GAY : Où allez-vous ?

LE SOLDAT *ouvre un œil* : Vers l'avant.

Il se rendort.

GALY GAY : Ce sont des soldats. (*Il réveille un autre soldat après avoir de nouveau regardé par la fenêtre.*) Monsieur le soldat, quelle heure est-il ? (*Il n'obtient pas de réponse.*) C'est le matin ? Quel jour de la semaine ?

LE SOLDAT : Entre jeudi et vendredi.

GALY GAY : Il faut que je descende. Ho, dis donc, il faut que le train s'arrête.

LE SOLDAT : Le train ne s'arrête pas.

GALY GAY : Si le train ne s'arrête pas et que tout le monde dort, je vais me coucher moi aussi et dormir jusqu'à ce qu'il s'arrête. (*Il voit Léocadia.*) Une femme couchée à côté de moi... Qu'est-ce que c'est que cette femme qui a dormi avec moi toute la nuit ?

JESSE : Salut, camarade, bonjour !

GALY GAY : Ah, que je suis content de vous voir, monsieur Jesse.

JESSE : Sacré débauché ! Tu n'es pas fou de t'exhiber comme ça au su et au vu de tout le monde avec une femme couchée à tes côtés !

GALY GAY : C'est curieux, n'est-ce pas ? C'est presque indécent, vous ne trouvez pas ? Mais vous savez, un homme est un homme. Il n'est pas toujours maître de lui-même. Ainsi moi, par exemple, je me réveille et je trouve une femme couchée à côté de moi.

JESSE : Oui, c'est là qu'elle est couchée.

GALY GAY : Savez-vous qu'il m'arrive souvent de ne pas connaître la femme qui est couchée comme ça le matin à côté de moi ? A vous parler franchement, d'homme à homme, je ne la connais pas. Monsieur Jesse, s'il vous plaît, entre hommes, dites-moi qui c'est.

JESSE : Fanfaron que vous êtes ! Eh bien, cette fois-ci, c'est de toute évidence la veuve Léocadia Begbick. Fourrez votre tête dans une cuvette d'eau et vous la reconnaîtrez, votre amie. Naturellement, tu ne sais pas non plus comment tu t'appelles ?

GALY GAY : Si.

JESSE : Comment t'appelles-tu ? (*Galy Gay se tait.*) Alors, tu sais comment tu t'appelles ?

GALY GAY : Oui.

JESSE : Un homme doit savoir qui il est quand il part pour la guerre.

GALY GAY : Il y a la guerre maintenant ?

JESSE : Oui, la guerre au Tibet.

GALY GAY : Ah, au Tibet. Ce serait drôle, hein, si un homme ne savait pas immédiatement qui il est ? justement quand il part pour la guerre... Mais, à propos du Tibet, c'est une région que j'ai toujours eu envie de visiter. J'ai connu une fois un homme qui avait une femme originaire de

la province du Sikkim près de la frontière du Tibet. C'est tous des braves gens là-bas, à ce qu'elle disait.

BEGBICK : Jippie, où es-tu ?

GALY GAY : De qui parle-t-elle ?

JESSE : Je crois que c'est de toi.

GALY GAY : Ici.

BEGBICK : Viens, embrasse-moi, Jippie !

GALY GAY : Ce serait bien volontiers, mais j'ai l'impression que vous me confondez un peu avec un autre.

BEGBICK : Jippie !

JESSE : Ce monsieur dit qu'il a l'esprit embrouillé. Il prétend qu'il ne te connaît pas !

BEGBICK : Oh, quelle honte tu me fais, devant tous ces messieurs.

GALY GAY : Je n'ai qu'à me fourrer la tête dans cette cuvette d'eau, je te reconnaîtrai tout de suite.

Il fourre sa tête dans la cuvette.

BEGBICK : Tu me connais maintenant ?

GALY GAY, *mentant* : Oui.

POLLY : Alors tu sais aussi qui tu es ?

GALY GAY, *avec ruse* : Est-ce que je ne le savais pas ?

POLLY : Non, tu étais fou furieux, et tu prétendais être un autre que toi-même.

GALY GAY : Qui étais-je donc ?

JESSE : Alors ça ne va toujours pas mieux, à ce que je vois. Un vrai danger public, cet homme-là. La nuit dernière, chaque fois qu'on t'appelait par ton vrai nom, ça te rendait plus nocif qu'un criminel.

GALY GAY : Tout ce que je sais, c'est que je m'appelle Galy Gay.

JESSE : Vous l'entendez, voilà que ça le reprend. C'est bon, appelez-le Galy Gay, comme il dit, ou il va encore se déchaîner.

URIA : Hé, monsieur Jip d'Irlande, jouez les hommes sauvages si ça vous plaît jusqu'à ce qu'on vous ait attaché au poteau de la cantine, et que descende la pluie nocturne. Nous, vos fidèles camarades, depuis la bataille du fleuve Tchadsé, nous sommes prêts à vendre notre dernière chemise afin de vous procurer un peu de soulagement.

GALY GAY : Pour ce qui est de la chemise, ce n'est pas nécessaire.

URIA : Parlez-lui comme il le désire.

JESSE : La paix, Uria ! Tu veux un verre d'eau, Galy Gay ?

GALY GAY : Oui, c'est comme ça que je m'appelle.

JESSE : Galy Gay, bien sûr ! Comment voudrais-tu t'appeler autrement ! Calme-toi. Couche-toi. Demain tu iras à l'infirmerie, dans un joli lit, avec de l'huile de ricin, et ça ira mieux, Galy Gay. Marchez sur vos semelles de caoutchouc, vous autres, notre camarade Jip, je veux dire Galy Gay, est malade.

GALY GAY : Je vous le dis, messieurs, ce n'est pas que je ne vois pas la situation. Mais quand on doit porter une caisse et qu'elle est si pesante, ça veut dire que toute caisse a son point faible.

POLLY *fait semblant de parler en secret à Jesse* : Ne le laisse pas fouiller dans sa petite sacoche, il lirait son vrai nom sur son livret et il redeviendrait enragé.

JESSE : Voyez l'avantage d'avoir un livret ! C'est si facile de laisser échapper quelque chose. Aussi, nous autres soldats qui ne pouvons tout garder dans notre tête, nous portons au cou une petite sacoche attachée à un cordon, qui contient notre livret avec notre nom écrit dessus. Si on se met à trop penser à son nom, ça n'est pas bon.

GALY GAY *va vers le fond, regarde, assombri, dans son livret et se réfugie dans son coin* : Je ne pense plus du tout, absolument plus, maintenant. Je vais m'asseoir tout simplement sur mon derrière et compter les poteaux télégraphiques.

VOIX DE FAIRCHILD : O malheur, ô brutal réveil ! Qu'est devenu mon nom célèbre de Calcutta à Cooch Behar ? Mon uniforme lui-même est resté là-bas, l'uniforme que je portais ! Ils m'ont couché comme un veau dans la charrette du boucher ! Ma bouche est obstruée par un chapeau de civil, et dans tout le train on sait que désormais je ne suis plus Quinte de sang ! Je m'en vais arranger ce train de façon qu'il n'y ait plus qu'à le flanquer au dépotoir comme un tuyau de plomb tordu. C'est tout simple.

JESSE : Quinte de sang ! Debout, veuve Begbick !

Fairchild apparaît en vêtements civils tout tachés.

GALY GAY : Auriez-vous par hasard des ennuis avec votre nom ?

FAIRCHILD : Tu es le plus dérangé de tous, et c'est toi que j'écraserai en premier. Cette nuit même je vous transformerai tous en boîtes de conserve. (*Il voit la Begbick assise et qui sourit.*) Damnation ! Te voilà encore assise ici, Gomorrhe ! Qu'as-tu fait de moi pour que je ne sois plus Quinte de sang ? Sors d'ici ! (*Léocadia rit.*) Regarde le vêtement que j'ai sur le dos ! C'est digne de moi, ça ? Et la tête que j'ai par-dessus ! Tu crois que c'est agréable ? Faut-il encore que je couche avec toi, Sodome ?

BEGBICK : Fais-le, si tu veux !

FAIRCHILD : Je ne le veux pas, sors d'ici ! Les yeux de ce pays sont fixés sur moi. Je suis un grand canon. Mon nom est Quinte de sang. Les pages de l'histoire sont remplies de ce nom imprimé trois fois l'une sur l'autre.

BEGBICK : Alors ne le fais pas, si tu ne veux pas.

FAIRCHILD : Ne sais-tu pas comme ma virilité me rend faible quand tu es assise comme ça ?

BEGBICK : Alors arrache-toi ta virilité, mon gars !

FAIRCHILD : Ne me dis pas ça deux fois !

Il sort.

GALY GAY, *lui criant après* : Arrête. Ne fais rien à cause de ton nom. Un nom c'est une chose pas sûre. On ne peut rien construire dessus !

VOIX DE FAIRCHILD : C'est tout simple. C'est la solution. Là une corde. Là un revolver d'ordonnance. Là je ne sais pas quoi. C'est debout qu'on fusille les gens. C'est tout simple. Johnny, fais ta malle. Plus jamais sur cette terre une fille ne me coûtera désormais un centime. Bon. C'est tout simple. Plus jamais le sifflet ne m'échappera. J'en prends la responsabilité. Il faut que je le fasse si je veux rester Quinte de sang. Feu !

Un coup part.

GALY GAY, *qui se tient depuis un moment à côté de la porte, rit* : Feu !

DES SOLDATS, *dans les wagons devant et derrière* : Vous avez entendu ce cri ? — Qui a crié ? — Il a dû arriver quelque chose à quelqu'un ! Ils se sont arrêtés de chanter jusque dans les wagons de tête ! — Ecoutez !

GALY GAY : Je sais qui a crié comme ça et pourquoi ! A cause de son nom ce monsieur s'est couvert de sang. Il vient juste de se faire sauter le sexe ! C'est une grande

chance pour moi d'avoir assisté à ça : je vois maintenant les sanglantes conséquences d'un tel entêtement et ce qui arrive quand un homme n'est jamais satisfait de lui-même et qu'il fait trop de cas de son nom ! (*Il court vers Léocadia.*) Ne crois pas que je ne te connaisse pas. Je te connais tout à fait bien. D'ailleurs, ça n'a aucune importance. Mais dis-moi vite à quelle distance se trouve la ville où nous nous sommes rencontrés ?

BEGBICK : A bien des jours de marche, et chaque minute qui passe en augmente le nombre.

GALY GAY : Combien de jours de marche ?

BEGBICK : A la minute où tu me l'as demandé, il y en avait bien déjà une centaine.

GALY GAY : Et combien sont-ils à rouler comme ça vers le Tibet ?

BEGBICK : Cent mille !

GALY GAY : Non ! Cent mille ! Et qu'est-ce qu'ils ont à manger ?

BEGBICK : Du poisson séché et du riz.

GALY GAY : Tous la même chose ?

BEGBICK : Tous la même chose.

GALY GAY : Non ! Tous la même chose.

BEGBICK : Ils ont tous des hamacs pour dormir, chacun le sien, et des treillis pour l'été.

GALY GAY : Et l'hiver ?

BEGBICK : L'hiver, c'est la tenue kaki.

GALY GAY : Des femmes ?

JESSE : La même.

GALY GAY : Des femmes, la même.

BEGBICK : Alors maintenant tu le sais qui tu es ?

GALY GAY : Jeraiah Jip, c'est mon nom.

Il court vers les trois et leur montre son livret.

JESSE *sourit et les autres aussi* : Tout juste. Tu peux le clamer partout ton nom, camarade Jip !

GALY GAY : Et alors, on m'apporte à manger ? (*Polly lui apporte une gamelle de riz.*) Oui, c'est très important que je mange. (*Il mange.*) Combien de jours de marche avez-vous dit que le train parcourt à la minute ?

BEGBICK : Dix.

POLLY : Regardez comme il fait son trou ! Et comme il dévore tout des yeux, regardez-le compter les poteaux télé-

graphiques et se réjouir que ça aille si vite !

JESSE : Je ne peux absolument pas le voir. Ce mammouth me dégoûte : il suffit qu'on lui mette sous le nez une paire de canons de fusil pour qu'il voie rouge, au lieu de se conduire gentiment avec les siens.

URIA : Non, c'est une preuve de vitalité. Si Jip ne nous revient pas maintenant avec : « un homme est un homme, d'où il résulte que... », eh bien je croirai qu'on a passé le cap.

UN SOLDAT : Qu'est-ce qui fait ce bruit dans l'air ?

URIA, *avec un sourire méchant* : Ça, c'est le tonnerre des canons. Nous approchons des collines du Tibet.

GALY GAY : Vous n'avez plus de riz ?

11
Au fond du Tibet, la forteresse Sir el Jowr

Jeraiah Jip attend assis sur une colline dans le bruit des canons.

VOIX D'EN BAS : On ne peut plus avancer : il y a la forteresse Sir el Jowr qui barre la route du Tibet.

VOIX DE GALY GAY, *derrière la colline* : Courez, courez ! Ou on arrivera trop tard. (*Il surgit avec sur la nuque un canon dépourvu de fût.*) Sortir d'un wagon, se lancer dans la bataille ! Ça me plaît ! Un canon, ça vous crée des obligations !

JIP : Vous n'auriez pas vu un groupe de mitrailleurs là où il n'y a que trois hommes ?

GALY GAY, *lancé comme un éléphant de guerre* : Ça n'existe pas, monsieur le soldat. Notre groupe par exemple se compose de quatre hommes. Tu as un homme à ta droite, un homme à ta gauche, et un derrière. C'est tout ce qu'il y a de plus réglementaire, et c'est grâce à ça qu'on passe par n'importe quel défilé.

BEGBICK *surgit, portant sur le dos le fût du canon* : Ne cours pas si vite, Jippie ! C'est que tu as un vrai cœur de lion.

Les trois soldats surgissent à leur tour, traînant en soufflant leur mitrailleuse.

JIP : Salut Uria, salut Jesse, salut Polly ! Je suis de retour !

Les trois soldats font semblant de ne pas le voir.

JESSE : Il faut qu'on mette immédiatement la mitrailleuse en batterie.

URIA : La canonnade est déjà si violente qu'on ne s'entend plus parler.

POLLY : Fixons de tous nos yeux la forteresse Sir el Jowr.

GALY GAY : C'est moi qui tirerai le premier. Il y a là quelque chose qui barre la route, il faut le supprimer. On ne peut pas faire attendre tous ces messieurs qui sont derrière nous ! La montagne ne s'écroulera pas. Jesse, Uria, Polly, la bataille commence, et déjà je me sens saisi du désir d'enfoncer mes dents dans la gorge de l'ennemi.

Ils mettent le canon en place avec l'aide de la Begbick.

JIP : Salut Jesse, salut Uria, salut Polly ! Comment ça va ? Il y a longtemps que je ne vous ai pas vus. J'ai été un peu retardé, vous comprenez. Et vous, vous n'avez pas eu d'ennuis à cause de moi, au moins ? Je pouvais difficilement arriver plus vite. Ah, ce que je suis content de me retrouver parmi vous ! Mais pourquoi ne dites-vous rien ?

POLLY : En quoi pouvons-nous vous être utiles, monsieur ? (*Polly pose sur le canon une gamelle de riz pour Galy Gay.*) Tu devrais manger ta ration de riz. La bataille approche.

GALY GAY : Donne ! (*Il mange.*) Voilà : je mange ma ration de riz, et d'une. Après ça on me donnera ma part de whisky. Alors tout en mâchant et en buvant je vais observer cette forteresse, afin de trouver son point vulnérable. Ensuite, ça ira tout seul.

JIP : Ta voix est toute changée, Polly. Mais tu es bien toujours le même sacré farceur ! Eh bien moi, j'étais employé dans une entreprise qui marchait on ne peut mieux, mais j'ai dû l'abandonner. Pour vous, naturellement. Vous n'êtes pas fâchés ?

URIA : Il faut tout de même qu'on vous le dise : vous avez tout l'air de quelqu'un qui s'est trompé de porte.

POLLY : On ne vous connaît pas du tout.

JESSE : Possible qu'on se soit déjà vu. L'armée est un tel réservoir de matériel humain, monsieur.

GALY GAY : Une autre ration de riz ! Tu ne m'as pas encore remis ta ration, Uria.

JIP : Vous êtes très changés, vous savez.

URIA : Parfaitement possible. C'est la vie aux armées.

JIP : Mais pourtant, je suis bien votre camarade Jip.

Les trois rient. Galy Gay aussi commence à rire, puis s'arrête.

GALY GAY : Encore une ration ! Je me sens gros appétit avant la bataille. Et cette forteresse me plaît de plus en plus.

Polly lui donne une troisième gamelle.

JIP : Qui est ce type qui mange vos rations ?

URIA : Ça ne regarde que nous.

JESSE : Vous ne pouvez pas être notre Jip, c'est impossible, voyez-vous. Notre Jip ne nous aurait jamais trahis et abandonnés. Notre Jip ne se serait pas laissé retarder. C'est pourquoi vous ne pouvez pas être notre Jip.

JIP : Et pourtant je le suis.

URIA : La preuve! la preuve !

JIP : Alors vraiment il n'y en a pas un seul qui veuille me reconnaître ? Eh bien, écoutez-moi, et faites attention à ce que je vais vous dire. De plus endurcis que vous, il n'y en a pas, et les jours qui vous restent à vivre, on peut les compter sur ses doigts. Donnez-moi mon livret militaire !

GALY GAY *se tourne vers Jip, avec sa dernière gamelle de riz* : Tu dois te tromper. (*Vers les autres* :) Il déraille. (*A Jip* :) Il y a sans doute longtemps que vous n'avez rien mangé ? Voulez-vous un verre d'eau ? (*Aux autres* :) Il ne faut pas l'énerver. (*A lui-même* :) Il ne sait plus où il en est. Ça ne fait rien. (*A Jip* :) Asseyez-vous donc ici jusqu'à ce que la bataille soit terminée. Je vous en prie, dans l'état où vous êtes, tenez-vous en dehors du fracas des canons. Il faut une grande force d'âme pour le supporter. (*Aux trois* :) Il ne s'y reconnaît plus du tout. (*A Jip* :) Bien sûr, vous avez besoin d'un livret. On ne vous laisserait pas circuler sans papiers. Dis-donc, Polly, va chercher dans la caisse à munitions à côté du petit mégaphone, la vieille carte d'identité de ce Galy Gay, tu sais bien, vous m'avez taquiné dans le temps avec ça. (*Polly y court.*) Quand on a séjourné dans ces bas-fonds, là où le tigre se fait les dents en compagnie du jaguar, eh bien on comprend qu'il est bon

d'avoir sur soi quelque chose d'écrit noir sur blanc. Voyez-vous, de nos jours, ce qu'on réclame partout d'un homme, c'est son nom. Je sais ce que ça vaut, un nom. Mes petits gars, ce n'est pas Galy Gay qu'il fallait m'appeler, mon nom c'était Personne. Tout ça ce sont des blagues dangereuses. Et qui pouvaient mal tourner. Mais, bah : passons l'éponge ! (*Il tend à Jip les papiers.*) Tenez, les papiers, prenez-les. Vous désirez quelque chose d'autre ?

JIP : C'est encore toi le meilleur de tous. Au moins toi, tu as un cœur. Mais vous autres je vous maudis.

GALY GAY : Je vais faire du bruit avec le canon, ça vous évitera d'en entendre trop. Veuve Begbick, montre-moi comment ça fonctionne.

Tous deux braquent le canon sur la citadelle et se mettent à le charger.

JIP : Que le vent glacé du Tibet vous gèle la moelle ! Jamais plus, démons que vous êtes, vous n'entendrez sonner les cloches du port de Kilkoa ! Vous serez condamnés à marcher jusqu'au bout de la terre et à revenir sur vos pas encore et encore. Le diable lui-même, qui vous a éduqués, ne voudra plus de vous quand vous serez obligés de marcher, marcher sans cesse, le jour à travers le désert de Gobi, et la nuit par les verts champs de seigle du Pays de Galles qui bougent sous le vent, et tout cela vous arrivera pour avoir trahi un de vos camarades dans la détresse.

Les trois restent muets.

GALY GAY : Et maintenant je vais la supprimer en cinq coups de canon !

Le premier coup part.

BEGBICK, *fumant un cigare* : Je retrouve en toi la race de ces grands soldats qui faisaient jadis de l'armée quelque chose de si redoutable. Il n'en fallait pas plus de cinq pour mettre la vie d'une femme en danger. (*Le deuxième coup part.*) Ceux qui se souvenaient de mes baisers à la bataille du fleuve Tchadsé, ce n'étaient pas les plus mauvais soldats de la compagnie, j'en ai des preuves. Pour une nuit avec Léocadia Begbick les hommes étaient capables de renoncer au whisky et d'économiser l'argent de deux soldes. Ils avaient des noms aussi fameux que Gengis Khan, de Calcutta à Cooch Behar. (*Le troisième coup part.*) Une seule étreinte de la chère Irlandaise remettait de l'ordre dans leur

sang. Allez donc relire les colonnes du *Times,* vous verrez avec quelle fermeté ils se sont battus à Bourabay, à Kamatkura, à Daguth.

Le quatrième coup part.

GALY GAY : Tout ce qui n'est pas montagne, ça dégringole !

La forteresse Sir el Jowr commence à fumer.

POLLY : Regarde !

Fairchild entre.

GALY GAY : C'est formidable ! Laisse-moi tranquille, j'ai respiré l'odeur du sang.

FAIRCHILD : Mais qu'est-ce que tu fais là ? Regarde-moi un peu ! C'est bon, je vais t'enfouir jusqu'au cou dans une fourmilière. Tu serais capable de nous démolir l'Hindou Kouch. Ma main est parfaitement calme. (*Il tient son revolver pointé sur Galy Gay.*) Pas le moindre tremblement. Bon, c'est tout simple. Tu vois le monde pour la dernière fois.

GALY GAY, *tirant avec violence* : Encore un coup. Le dernier. Le cinquième !

De la vallée monte un cri de joie : « La forteresse Sir el Jowr est tombée, la forteresse qui barrait la route du Tibet ! L'armée pénètre au Tibet. »

FAIRCHILD : Voilà. A mes oreilles parvient à nouveau le bruit familier d'une armée en marche. A mon tour je vais m'avancer sur lui. (*Il s'avance sur Galy Gay.*) Qui es-tu ?

VOIX DE SOLDATS, *depuis la vallée* : Qui est l'homme qui a fait tomber la forteresse Sir el Jowr ?

GALY GAY : Un instant. Polly, passe-moi le petit mégaphone qui est dans la caisse à munitions, je vais leur dire qui c'est. (*Polly s'exécute, l'apporte à Galy Gay, qui crie dans le mégaphone* :) C'est moi, l'un d'entre vous, Jeraiah Jip !

JESSE : Vive Jeraiah Jip, l'Homme-tank !

POLLY : Regarde !

La forteresse a commencé à brûler. Au loin s'élèvent des milliers de cris d'effroi.

UNE VOIX AU LOIN : La forteresse Sir el Jowr est en flammes, Sir el Jowr qui abritait sept mille réfugiés de la province du Sikkim, des paysans, des ouvriers et des marchands, tous gens laborieux et aimables.

GALY GAY : Oh. — Mais en quoi ça me regarde ? Des cris à droite, des cris à gauche !

Et déjà je sens en moi
Le désir de planter mes dents
Dans la gorge de l'ennemi,
Un instinct ancestral m'ordonne :
Sème la mort dans les familles
Remplis ta mission sanguinaire
Sois un conquérant !

Passez-moi vos livrets !

Ils lui rendent leurs livrets.

POLLY : Polly Baker.

JESSE : Jesse Mahoney.

URIA : Uria Shelley.

GALY GAY : Jeraiah Jip. Allez, pressez-vous ! Maintenant nous allons franchir les frontières du Tibet aux monts couverts de glace.

Ils sortent tous les quatre.

Homme pour homme

Ecrit de 1924 à 1926.

Le texte français, publié en 1955 dans le tome I du *Théâtre complet* en douze tomes, a été revu à l'occasion de cette nouvelle édition, compte tenu notamment du fait que pour la préparation du tome II de ses pièces à paraître chez Surhkamp en 1953, Brecht a utilisé à la fois la première version, publiée en 1927 aux Editions Propylaën, et une deuxième version publiée aux Editions Malik en 1938, de sorte que la version définitive de la pièce est constituée par les scènes 1 à 8 de l'édition Malik, la scène 9 modifiée de cette édition, et les deux dernières scènes de l'édition Propylaën, modifiées elles aussi. Pour justifier le remplacement des deux dernières scènes de l'édition Malik, Brecht a indiqué dans une note que la scène 9 suffisait à montrer en quoi la transformation de Galy Gay était nécessaire.

CET OUVRAGE PUBLIÉ SPÉCIALEMENT A L'OCCASION DE LA REPRÉSENTATION DE LA PIÈCE PAR LE THÉATRE MUNICIPAL DE METZ, EN JANVIER 1981, A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 15 OCTOBRE 1980 PAR CORBIÈRE ET JUGAIN A ALENÇON, ORNE. DÉPÔT LÉGAL : QUATRIÈME TRIMESTRE 1980